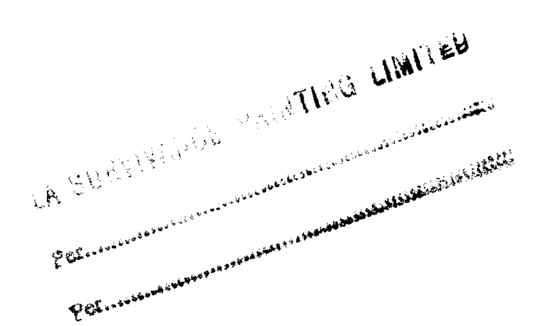
A. CASTELEIN DE LA LANDE

au R. Père directeur de La Survivance, Respectueux hommage de l'auteur.



L'APPEL DU
RAND NORD



L'APPEL DU GRAND NORD

A. CASTELEIN DE LA LANDE

L'APPEL DU GRAND NORD



LIBRAIRIE DE L'ŒUVRE SAINT-CHARLES
BRUGES (BELGIQUE)
Made in Belgium

PRÉFACE

A mes chers petits-enfants,

Voilà trente-huit ans, mes chers petits, qu'à la suite de revers de fortune j'ai quitté ma patrie, la Belgique, pour aller tenter ma chance au Canada... J'avais alors 26 ans. Je suis monté, dès mon arrivée, vers le nord où j'ai eu les rapports des plus suivis et des plus agréables avec les pères Oblats, et, parmi eux, surtout avec Mgr Grandin, évêque de St-Albert dont le procès de béatification doit, je crois, commencer sous peu ; Mgr Légal, coadjuteur du précédent; puis, les RR. PP. Lacombe, André, Leduc, Leblanc, Lizée; enfin, un vieux missionnaire français, de Nantes, qui actuellement vit et se trouve encore à la même place où il a commencé ses missions il y a plus de cinquante ou soixante ans... Ce vieux père Beillivaire, qui a actuellement près de 90 ans, a baptisé votre père et lui a fait faire sa première communion. (Il se préparait à retourner en France lorsque le Seigneur l'a appelé à lui quelques jours avant son départ. Il repose à présent au milieu de ses chers métis et indiens qu'il a tant aimés.)

Ainsi j'ai pu noter de nombreuses histoires et aventures arrivées à ces vaillants apôtres et,

pour vous, fouillant dans mes vieux agendas où chaque jour depuis mon arrivée au Canada, j'ai noté mes impressions et aventures, (car j'en eus aussi, mes chers petits...) j'ai écrit ce modeste livre dont chaque fait, chaque histoire, est de la plus rigoureuse authenticité. J'ai modifié les noms de famille, mais quant au reste, rien n'a été changé.

J'ai voulu vous montrer, mes chers petits-enfants, que lorsque Dieu a des desseins sur une âme, il sait conduire les événements afin que tout concorde à leur réalisation, qu'une vie ne doit pas être bien longue pour être remplie de mérites et que bien souvent les héros les plus obscurs sont les plus grands aux yeux de Dieu.

A. Castelein de la Lande.
Winnipeg. Manitoba. Canada.

Ce 30 *août,* 1936.

CHAPITRE PREMIER

DÉPART DE BELGIQUE...

— Alors, tu es absolument décidé à nous quitter ?

— Oui, père, j'ai mûrement réfléchi et pris les conseils du père B... d'abord, puis de différentes personnes en qui j'ai pleine confiance, et ma décision est prise, pourvu toutefois que maman et vous me donniez votre entier consentement...

— Malgré toute la peine que nous causera à moi comme à ta mère, à ton frère et à ta sœur également, ton départ, nous te savons assez sérieux pour ne pas vouloir agir à la légère ; aussi notre consentement t'est-il tout acquis, mon cher Paul...

— Merci, père... Voyons ensemble un instant la question, si vous le permettez : J'ai brillamment terminé mes études, et vous m'avez en outre accordé de finir une année de philosophie, temps durant lequel j'espérais pouvoir faire le choix de telle ou telle profession. Or, jusqu'à ce jour, je n'ai point vu clair en moi-même...

peu de professions ont pour moi un véritable attrait... D'autre part, je me sens attiré d'une manière quasi irrésistible vers les pays lointains ; il me semble entendre en moi une voix mystérieuse me criant : Viens... viens... là-bas est ton avenir... là-bas Dieu t'appelle... Or, parmi tous les pays que j'ai étudiés, je ne sais pourquoi, mais le Canada est le pays qui a pour moi la plus grande attirance...

— Pourquoi le Canada, Paul ? Ce pays que l'on dit si froid...

— Cela d'abord, père, est absolument faux, car le pays a des étés superbes : quant à ses hivers, ils sont rudes, il est vrai, mais très secs...

Je vous le répète, je ne sais pourquoi, le Canada exerce sur moi une attirance vraiment extraordinaire... et que je ne saurais définir, mais je sais que c'est là que je dois aller...

— Très bien, je te le concède ; mais que ferastu là-bas, seul avec la petite somme que nous te donnons... As-tu réfléchi à cela ?

— A qui se confie en Dieu, père, tout est possible ; vous me l'avez dit bien souvent dans vos malheurs, et c'est en Lui seul que j'espère. Dès mon arrivée là-bas j'irai voir les pères Oblats pour lesquels j'ai une lettre de recommandation, et prendrai alors une décision.

— Allons, mon cher enfant, je vois que tu as pris sérieusement la chose en mains, et je ne puis que te bénir et prier Dieu qu'il te conduise

dans la voie qu'il t'a choisie... Et quand comptes-tu partir ?

— Dans un mois, le 15 mai. J'ai d'ici là encore de nombreuses choses à voir, à étudier et mes préparatifs à terminer...

— Et combien de temps comptes-tu rester là-bas ?

— Dieu seul le sait, père ; mais je vous promets que chaque mois une lettre vous arrivera, vous permettant de vivre continuellement avec moi et de me suivre dans ma nouvelle carrière...

Telle était la conversation qui avait lieu en avril 1896, dans une maison de simple apparence, située dans un des faubourgs de Bruxelles, entre M. Random et son fils aîné, Paul.

La famille Random se composait du père, de la mère, de deux fils : Paul et Léon et d'une fille, Geneviève. C'était une de ces vieilles familles belges ayant gardé intacts les principes d'honneur, de loyauté et de religion, vertus proverbiales chez nous, et gardant jalousement au fond du cœur cette foi invincible qui soulève les montagnes.

De très sérieux revers de fortune avaient forcé M. Random à liquider une importante usine qu'il possédait et à venir vivre, ignoré, dans la banlieue bruxelloise. Le peu qu'il avait pu sauver du désastre, joint à sa position de représentant d'une florissante maison de bijouterie, lui permettait de faire vivre sa

famille sans trop de gêne et de donner à ses enfants une solide éducation.

La mère vaquait aux soins du ménage; elle, qui avait toujours été servie, servait à son tour... Mais jamais la moindre plainte ne s'échappait de ses lèvres et c'est en souriant qu'elle accomplissait toutes les besognes les plus fatigantes...

La plus parfaite union régnait parmi tous les membres de cette famille. On pouvait vraiment dire que c'étaient des gens heureux, pour autant, du moins, que le bonheur peut être de ce monde...

Paul, l'aîné, celui qui, d'ailleurs, fera l'objet de cette histoire, est un garçon de vingt et un ans ; beau et solide gaillard, grand amateur de culture physique ; travailleur et intelligent. Il avait fait de très brillantes études et son père espérait le voir arriver à une haute situation, lorsqu'il se décida à se donner durant une année à l'étude de la philosophie, puis ensuite à partir pour l'étranger... Et les parents s'étaient inclinés, ne voulant point contrarier ce grand garçon qu'ils connaissaient si sérieux et incapable d'agir à la légère. Il n'était point de ces caractères pusillanimes et hésitants, voulant aujourd'hui ceci et le contraire le lendemain. Avant de prendre une décision, il pesait le pour et le contre, ne craignait pas de demander conseil aux personnes compétentes. Puis une fois rentré chez lui, dans sa chambrette, il réfléchissait mûrement, examinait sous tous les angles

les conseils et les avis reçus, en pesant le pour et le contre devant Dieu et sa conscience, et alors seulement il prenait une décision. Et celle-ci arrêtée, il n'y revenait jamais et la poursuivait jusqu'au bout, malgré tous les obstacles qui puissent se présenter.

Son passe-temps favori était la lecture, et là encore, il savait choisir ses livres ; les grands voyages, les récits de Missionnaires aux contrées glacées du grand nord canadien et ceux aussi des chasseurs et trappeurs l'attiraient particulièrement. D'un naturel vif et même un peu emporté, quoique foncièrement bon et serviable, il savait se maîtriser quand les circonstances l'exigeaient et il devenait alors de marbre ; seuls ses yeux plus brillants attestaient de la lutte intérieure qui se jouait en lui. Il était enfin d'une très grande piété, sans, néanmoins, aucune exagération ; sévère pour lui-même, il excusait les autres de leur faiblesse, et son grand bonheur était de faire le bien. Il était, du reste, un des membres les plus actifs et dévoués de la société de saint Vincent de Paul. De ces hommes-là, on est en droit d'attendre beaucoup...

Les quatre semaines que Paul passe encore parmi les siens s'écoulent très rapidement, trop rapidement même au gré de sa mère et de son père, et le grand jour du départ est enfin arrivé... Les deux malles ont été portées la veille, à la gare

et le père et la mère tiennent à conduire leur fils jusqu'au bateau qui doit l'emporter au loin. Déjà les adieux ont été faits le matin au frère et à la sœur qui voient partir leur aîné avec un vrai chagrin... la voiture est devant la porte... Paul jette un dernier regard sur la maison, afin d'en garder bien vivace au fond de lui-même un ultime souvenir, puis rapidement il monte dans le fiacre, non sans essuyer une larme furtive... ce sera la seule, se dit-il en lui-même, car je dois me montrer fort pour ma mère... mère!... cette mère qu'il aime tant et qu'il va quitter pour combien de temps?... Dieu seul le sait, Lui qui dirige les destinées de tout homme en ce monde, ce Dieu qui le soutiendra en toutes les difficultés qu'il rencontrera sur sa route, car il n'ignore pas, le courageux garçon, que l'exil, même volontaire, est toujours l'exil; que les sentiers et chemins n'en sont pas toujours fleuris et que si parfois on y trouve quelque prairie ensoleillée, émaillée de fleurs, on rencontre plus loin une route abrupte, parsemée de cailloux blessants, et parfois même le désert et la désolation. Il n'ignore point tout cela, mais il ira de l'avant, car il *sait* que *là* où il va, c'est *là* qu'il *doit* aller, ainsi qu'il l'a dit à son père avant son départ.

Les voilà sur le navire... les minutes sont comptées ; tout est activité, agitation les cris des matelots enfournant les derniers bagages des voyageurs se mêlent aux sifflets des quartier-

maîtres et au crissement des énormes poulies... La mère descend, elle veut voir la cabine de son enfant, et malgré elle, malgré le sourire convulsé qui veut dominer afin de ne point laisser faiblir son courage, les larmes ruissellent...

— Allons, mère, maman... soyez forte... que sont deux ou trois années?... voyez, je ne pleure pas... je suis fort... soyez forte aussi...

La pauvre femme, par un effort que seul peut donner un cœur maternel, refoule ses larmes... elle *rit* du costume d'un voyageur... elle *rit*... et le sanglot éclate dans ce *rire* sublime...

La sirène fait entendre son plaintif appel, il faut se dire adieu! le jeune homme étreint son père et sa mère en comprimant les sanglots qui l'oppressent lui aussi, quoique son âme déborde de force et de volonté... La passerelle, seul lieu entre la terre et l'inconnu va être enlevée...

— Vite, père... mère... un dernier baiser... Adieu...

Le cœur déchiré, mais le visage souriant quand même, Paul demeure au bastingage ; la ville flottante, tirée par de puissants remorqueurs s'éloigne lentement du bord... pas plus que tantôt il ne semble isolé, et pourtant, à quelques mètres du bord, il est déjà au milieu de l'océan, tout lien qui l'attachait encore au pays natal, à la patrie est rompu... Et l'adieu dure tant

qu'au loin une silhouette devenue bientôt fantôme disparaît dans la brume...

Tandis que le père et la mère refont seuls la route qu'ils ont parcourue tantôt avec leur Paul, celui-ci descend en sa cabine, et là, seul, loin des regards indifférents ou indiscrets, il se souvient qu'il est fils et qu'il vient de quitter pour longtemps un père aimé et une mère adorée ; des larmes silencieuses, inondent son visage...

« Mais non, dit-il, non... il ne faut pas que je pleure, je ne *puis* pleurer » et se mettant à genoux, il demande au Créateur force et courage, afin de mener à bien son entreprise... Puis, il remonte sur le pont. Il s'est repris, il est l'homme de l'avenir, l'homme qui saura se montrer courageux devant tous les déboires et les peines de sa nouvelle existence au lointain pays... Son âme ne peut imaginer ce qui l'attend là-bas. Jointe au souvenir trop présent de ceux qu'il vient de quitter, l'anxiété de l'inconnu lui serait douloureuse, si la beauté sereine de la mer ne dominait tout son être, le forçant à une attention calmante et fébrile tout à la fois...



Terre... Terre... C'est la terre promise au jeune homme qui a tout quitté pour venir la trouver... Le navire est entré dans le majes-

tueux fleuve Saint-Laurent, légitime orgueil du Canada, dont les rives sont de perpétuelles merveilles offertes aux regards des voyageurs : sites splendides, cascades mugissantes, forêts aux arbres élancés, villages échelonnés sur de verdoyantes buttes, au pied desquelles paissent de nombreux troupeaux aux robes bariolées ; champs immenses où l'on voit les blés d'or et les avoines d'argent frissonner sous les caresses de la brise...

— Quoi !... C'est donc cela, ce Canada ce pays que l'on ose dire sauvage ?... Voici Québec et son imposant rocher que domine la citadelle... Enfin, le navire est à quai à Montréal, la métropole canadienne. Paul va quitter le bateau du Canadian Pacific qui l'a amené... il descend la passerelle... il est *chez lui !*... Il ne se sent nullement étranger dans ce pays dont pourtant il foule le sol pour la première fois ; tout lui semble familier... Mais il ne s'arrête pas à Montréal, il a hâte de partir pour l'Alberta où il a décidé de se fixer ; un train le conduit en quatre jours et cinq nuits à Edmonton, but de son voyage.

Edmonton, petite ville ou plutôt village, au moment de son arrivée, mais par la suite, la plus importante ville de l'Alberta... Tout intéresse notre voyageur : les cow-boys aux larges pantalons de cuir ou de peau de chèvre aux longs poils, la chemise ouverte, le mouchoir rouge autour du cou et le vaste chapeau gris sur la

tête, filant dans les rues au galop de leurs petits « cayuses » ou chevaux de la prairie canadienne ; les indiens drapés dans leur couverture de laine bariolée, venus en ville afin de troquer leur pacotille ou leurs fourrures contre de la farine ou d'autres provisions accompagnés de leurs « Squaw » portant leur « pappons » sur le dos et en tirant d'autres par la main ; les superbes hommes de la police montée au dolman écarlate ; les trappeurs aux vêtements de caribou dont les coutures sont garnies de longs effilés ; les fermiers en « overalls », les missionnaires à longue barbe... Tout ce monde va, vient, se croise en échangeant de bruyants : Hello Jim ! Good morning, Jack ! On entend tous les dialectes, parmi lesquels priment l'anglais et le français.

Paul descend au Queen's Hotel, tenu par un Canadien Français.

Sa première visite est naturellement pour le père D... pour lequel il a une lettre de recommandation. Il se dirige donc vers le couvent des pères Oblats et est reçu de suite par le religieux qui lui fait le meilleur et le plus cordial accueil, tout heureux lui-même de voir un jeune homme venant d'Europe animé d'aussi bonnes dispositions. Il lui promet de s'occuper de lui le jour même, car en ce pays, il faut travailler...

— Voyez-vous, mon ami, dit le bon père, mettez-vous bien dans la tête, qu'ici pour réussir, vous n'êtes ni Mr. X ni Mr. Z... vous

êtes un *homme* venu au Canada pour y faire sa vie par le travail. Il n'y a point ici de sot métier, tout le monde, fût-il balayeur de rue, est considéré. Nous n'avons pas de caste celui qui ne travaille pas est de suite très mal vu et perd toute considération. Ainsi, vous pouvez voir le juge supérieur nettoyant son poulailler, travaillant à son jardin, cultivant ses pommes de terre, revêtu de ses overalls... On n'aime pas ici ce que l'on appelle les « collets blancs », je vous en préviens. Je vous dis tout cela un peu crûment, mais je vois que vous êtes un bon jeune homme et que vous voulez bien faire afin d'arriver à quelque chose...

— En effet, père, je vous remercie de me mettre dès le début au courant de ces usages ; je ne sais encore à quoi Dieu me destine, mais ce que je puis vous dire, c'est que je suis décidé à devenir un vrai et sincère Canadien...

— A la bonne heure, mon ami. Venez donc me voir demain matin, je crois bien pouvoir vous placer chez un de nos bons catholiques...

Inutile de dire que Paul est exact au rendez-vous. Le père l'envoie de suite à la « cour-à-bois » de Jim Beauchemin, lui promettant qu'il sera embauché à l'instant.

Il s'y rend donc et trouve à son bureau le patron Jim...

— Ah! c'est vous le gars des vieux pays dont le père m'a parlé?

— Oui, c'est moi, monsieur Beauchemin.

— D'abord, ici on ne m'appelle pas monsieur. Je suis Jim tout court pour vous comme pour tout le monde... Et dites-moi, quoi donc que vous faisiez aux vieux pays pour votre « living » (vie).

— Jusqu'ici, je n'ai fait que des études...

— Des études... des études, dit Jim en se grattant la tête comme s'il allait s'arracher tous les cheveux... Des études... à quoi donc que c'est bon, ça?... Ici, c'est bon à rin en toutt'... Faut des travaillants...

— Ça, je le sais, et je suis décidé à travailler...

— Et vous n'avez pas peur du travail du bois? C'est dur, vous savez... Faut s'grouiller tout le temps, charger des « chars », les décharger ; monter des piles de planches, aider les « acheteux » à mettre leur charge sur leurs « wagons »... C'est une dure « job »...

— Non, je n'ai nullement peur. Vous voyez, je suis solide...

— Oui, ça je vois bin... vous êtes bin bâti...

— Je ferai en tout cas mon possible pour vous satisfaire...

— A la bonne heure... j'aime bin ça, voir des « collets blancs » qu'ont pas peur de se salir les mains et de travailler, de mettre des overalls et des gros souliers... C'est toujours des bons travaillants, ça!.. Et vous parlez-t-y anglais? Mon foreman (contremaître) est un bon gars irlandais de première classe...

— Oui, je parle assez l'anglais pour me tirer d'affaire.

— Bon, c'est bin... On commence à huit heures à matin ; à midi, une heure pour « luncher » puis au travail jusque cinq heures. Quand il y a un char à décharger, faut finir même jusqu'à la nuit. Pour la première semaine j'te donnerai dix-huit piastres...

— C'est très bien, monsieur Jim.

— J'te dis que je ne veux pas de mossieur... C'est Jim... Tu viendras demain à matin alors... Good bye...

Et ainsi Paul est « engagé » et sûr de gagner sa vie, tout en étudiant son nouveau pays d'adoption.

Le soir son sommeil est bercé de rêves enchanteurs ; il se voit déjà à la tête d'une petite fortune, car sur les 18 dollars qu'il gagnera, il en pourra mettre au moins 12 de côté, et envoyer de temps en temps une petite somme à sa famille... Aussi le matin le trouve-t-il tout heureux et prêt à se mettre courageusement au travail. Vêtu d'une solide chemise khaki, d'overalls de même couleur ; aux pieds de fortes bottines de cuir fauve et aux mains d'épaisses mitaines de cuir dans lesquels entrent encore d'autres mitaines de laine, il se rend à huit heures à la cour-à-bois. Jim l'attend et sourit béatement de la transformation du collet blanc en vrai « travaillant » canadien ; et de fait Paul a l'allure d'un vieil habitué des cours-à-bois.

— A la bonne heure, my boy, astheure, tu

regardes comme un homme... Puis lui montrant un grand gaillard à la mine réjouie : Vla ton foreman ; il va te dire quoi faire...

Puis il rentre en riant dans son bureau.

Notre Irlandais mène alors Paul dans le dédale de planches et de madriers et s'arrête devant deux wagons de chemin de fer remplis de planches.

— Voilà la « job » pour aujourd'hui ; avec Bob, vous allez décharger ces deux chars et faire deux piles ici.

Et Paul se met avec ardeur au travail, bien plus vite que son compagnon Bob qui, lui, sourit d'un air malicieux, car en viel habitué du maniement des planches, il sait qu'en allant lentement il ira longtemps et que ses wagons seront déchargés pour le soir. A midi, Paul est fourbu, mais il n'en veut rien laisser voir. A cinq heures, tout est terminé, et Jim l'attend à la porte du bureau :

— Well, boy, comment donc que t'aimes ça ? Es-tu bin las ?

— Pour dire vrai, Jim, je suis un peu fatigué...

— Si ce n'est qu'un peu, ce n'est rien ! Good night, et un gros rire achève cette conversation, car Jim a bien vu que Paul est à bout. Mais après trois semaines, il est tout à fait habitué et la vie s'écoule pour lui dans le travail et l'étude du pays et de l'anglais.

Il va souvent chez le père D... qui a reconnu dès l'abord, une belle âme et s'occupe beaucoup

de lui... Peut-être même a-t-il rêvé de faire de son jeune ami un missionnaire, mais en homme prudent et sage, il ne veut rien brusquer et attend que Dieu parle lui-même à l'âme de Paul. Celui-ci en effet, s'intéresse d'une manière toute spéciale aux œuvres des missionnaires au grand nord ; il écoute avec une religieuse attention les récits de tel ou tel père racontant son voyage, les conversions opérées, leurs peines et leurs souffrances comme aussi leurs joies dans le saint ministère.

Voici venu l'hiver... son premier hiver au Canada!

Les bandes de canards et d'oies sauvages ont déjà survolé la ville, se dirigeant vers le sud, seuls demeurent les oiseaux de neige ou moineaux que l'hiver rend tout blancs.

Voici donc les premières neiges ... nous sommes en octobre: l'Alberta va bientôt s'endormir pour six ou sept longs mois, car nos hivers canadiens sont de vrais hivers où le froid règne en maître et d'où l'humidité de nos pays d'Europe est absolument bannie. On s'occupe partout de placer aux fenêtres les châssis doubles, de calfeutrer les portes, car l'air, chassé par le vent du N. O. se faufile à travers les moindres interstices ouvrant le passage à une neige en poudre, quasi impalpable. De hauts chargements de perches sèches sont amenées en ville par des fermiers qui les vendent comme bois

de chauffage et l'échangent contre des sacs de farine et d'autres denrées ; car parfois les bancs de neige en campagne sont si élevés et si étendus, que tous les chemins sont bouchés et absolument impraticables, jusqu'à ce que plusieurs fermiers œuvrant ensemble, tracent dans la neige de nouveaux chemins à grand renfort de chevaux et de charrues-à-neige. Il est donc nécessaire en hiver pour ceux qui habitent loin des villes, d'avoir toujours chez eux des provisions, afin de parer à toute éventualité.

La ville présente donc pendant ces premiers jours d'hiver une animation inaccoutumée.

J'ai dit : la ville... Edmonton qui est actuellement une très grande ville aux somptueuses résidences, n'était alors qu'un gros village possédant deux petits hôtels de bois et une rue principale, nommée la Jasper, nom qui lui reste encore de nos jours. Il y avait néanmoins de nombreuses bonnes familles qui y étaient installées : docteurs, avocats, banquiers, et ces personnes faisaient partie de la « society ». Ce fut en très peu de temps que la ville prit une grande extension, lorsque se produisit le fameux « boom » où les gens affolés par la montée des terrains, jouaient comme des fous. Un terrain acheté le matin pour cent dollars se revendait le même soir pour deux et trois cents...

Revenons maintenant à notre ami Paul. Un samedi en lui remettant sa paye, Jim lui dit :

— Mon boy, il n'y a plus rin à faire icitt'; les constructions sont arrêtées jusqu'au printemps, je ne peux plus te garder...

— Je m'en doutais. Avez-vous été content de mon travail, Jim? fait Paul, par manière d'acquit. — Il sait qu'en effet, sitôt l'hiver venu, et la première neige tombée, tout travail de construction s'arrête généralement, la terre se gelant rapidement de cinq à six pieds de profondeur et le froid empêchant les ouvriers de travailler.

— Eh! torvisse! pour le sûr !... tu es un travaillant de première classe. Trouves une job pour l'hiver et reviens au mois d'avril... Je te reprendrai pour le sûr!... Good bye, et bonne chance...

Une solide poignée de main ayant terminé cet entretien, Paul va rendre visite au père D... auquel il avait déja parlé de cette éventualité : plus de travail... Que faire?...

Le père qui, lui, est un vieux du pays, et a déjà pris les devants, sans rien dire, a vite fait de l'encourager...

— Voyons, Paul, qu'allons-nous faire ?

— Que voulez-vous que je fasse, père? Le sais-je, moi?

— Alors, vous vous croyez perdu?...

— Je vous avoue que...

— Ah! vous n'êtes pas encore devenu canadien. Il faut que cet hiver vous fassiez de l'argent, sans quoi, toutes vos économies y passeront.

Puis, l'oisiveté est mauvaise conseillère... Il faut vous installer.

— M'installer? Avec quoi? En quoi?

— J'ai souvent pensé à ce moment critique qui allait arriver... Vous allez ouvrir une maison de « Dry cleaning » ou nettoyage à sec et pressage. Il y a encore bien à gagner dans cette branche-là.

— Vous voulez vous moquer de moi, père?

— Nullement ; je parle très sérieusement...

— Mais je ne connais pas le premier mot de ce métier...

— Non? Vous l'apprendrez... Voici quelques livres sur la question ; étudiez-les à fond ; achetez les produits dont vous aurez besoin et revenez me voir dans une semaine, j'aurai du nouveau pour vous. Au revoir, Paul ; je vous laisse, car je suis très pressé...

Et Paul retourne chez lui, tout pensif... Moi, se dit-il, nettoyeur à sec, repasseur... Le père déraisonne... je ne sais pas repasser un mouchoir... Enfin... faisons ce qu'il dit, nous verrons ce qui adviendra...

Et huit jours se passent ; Paul est chez le père D...

— Ah! vous voilà? Avez-vous bien suivi mes instructions?

— A la lettre, père...

— Bien... J'ai précisément loué pour vous un petit magasin avec une grande annexe pour faire le travail. Venez d'ailleurs avec moi.

Et le bon père amène son ami vers le bout de la rue Jasper et l'arrête devant un magasin au front duquel est déjà apposé un écriteau portant ces mots : High Life Pantorium, French Dry Cleaning. Parisian Works.

— Et voilà, mon ami... cet après-midi vous apporterez ici tout ce que vous avez acheté, et demain matin la grande ouverture. Lisez tantôt le petit journal local et vous y verrez l'annonce de l'ouverture de votre magasin. Et maintenant, entrons...

— Mais enfin, père...

— Il n'y a pas de : mais enfin!... Demain matin à huit heures un homme de métier que je connais très bien, viendra vous prêter main-forte et passera un mois environ avec vous. N'oubliez pas le proverbe : Fortuna audaces juvat... Et là-dessus, je vous laisse. Bonne chance et demain je vous envoie des clients. Et le bon père laisse là Paul seul avec toutes ses réflexions...

Dès le lendemain, des clients arrivent ; un mois plus tard, Paul est forcé de prendre deux employés. Et ce qui fait la grande vogue de sa *maison*, c'est un événement, banal en lui-même, mais très important par ses conséquences... Une dame anglaise, épouse du juge, se présente au magasin, apportant une superbe robe, recouverte de dentelles, sur laquelle se voit une énorme tache...

— Je apporte à vô iune robe que je avai

acheté très beaucoup cher à Paris. Personne peut ôter tache ; si vous, moi donnerai à vo dix dollars. Vo croire pouvoir? Père D... dire moa vo très capable...

— Madame, dit Paul qui a déjà appris qu'en ce pays il faut du toupet pour réussir, de son air le plus sérieux, notre maison enlève toutes les taches, pas une ne résiste à ses nouveaux procédés... Dans trois jours vous aurez votre robe.

— Aoh! je savai très bienne que la maison parisien il était supérieure. Voilà ma adresse, vo apporté le robe fini... Good bye, Sir... Puis elle sort majestueusement...

Paul et son employé se mettent à regarder cette robe étendue devant eux comme un condamné-à-mort doit regarder le couperet fatal. Et les voilà tous deux à feuilleter le livre de recettes... Il faut découdre toutes les dentelles, les recoudre... Soudain Paul s'écrie: J'ai trouvé! et sans donner un mot d'explication à son commis, il met la robe dans un carton et file de toute la vitesse de ses jambes chez... le père D... le grand conseiller... Le père ne paraît nullement étonné de le voir...

— Je savais, Paul, que vous viendriez... et j'ai déjà pensé à votre cas. Venez avec moi, nous allons nous rendre au couvent des sœurs, je crois bien qu'elles vous tireront d'affaire.

— Mais si on n'arrive à rien, je suis perdu.

— Attendez que le malheur se produise arrive avant de pleurer.

Et les voilà tous deux partis au couvent. La supérieure les reçoit, écoute la petite histoire non sans rire de bon cœur.

— Père, vous venez juste au bon moment. Nous avons ici une jeune sœur, nouvellement arrivée de France, et ancienne première d'une grande maison de Paris. Je pense qu'elle vous tirera d'affaire. Je vais l'appeler.

Et l'instant d'après, entre une gentille petite sœur, mais là, gentille tout plein. Elle regarde attentivement la robe, l'examine de toutes les manières, palpe la tache pendant que Paul suit ses impressions sur son visage, attendant l'arrêt.

— Je crois, père, pouvoir enlever cette tache. Je vais découdre toutes les dentelles, laver la robe et je vous la promets pour demain soir.

En effet, le lendemain, la robe est terminée, elle est superbe. Aussi Paul se fait-il un plaisir de donner à la petite sœur la moitié de l'argent que doit lui rapporter le travail. Puis il se dirige vers la demeure de madame juge.

— Comment, vô été déjà là, vô pas pouvoir ôter tache ?

— Voici, madame, je suis certain que vous serez contente.

— Ach! very well! very well! il est splendid... vô artiste! great artiste... lui être plus beau que nouveau. Vo français, être supérieur, oh! yes... Môa commender vo à tous mes amis, vo faire beaucoup money... vo attendez!

Et la dame toute agitée sort de la salle et revient un instant après, portant sur le bras tout un ballot de robes et manteaux.

— Robes a moa, robes mes filles, manteaux, Vô mettez tout nouveau. Et quand fini, autres encore, vô artiste...

Et Paul sort de là, fier comme Artaban, emportant du travail pour plusieurs jours et sûr de la réputation de sa maison.

L'hiver ne s'est pas écoulé, qu'il a quatre employés et que les affaires sont des plus prospères.

Le printemps vient de s'annoncer, lorsqu'un matin Paul voit entrer dans son magasin, bien agrandi déjà, deux messieurs.

— Est-ce bien à monsieur Paul Random que j'ai l'avantage de parler?

— Lui-même, monsieur. Que puis-je faire pour vous?

— Voici ce qui nous amène : Nous sommes deux frères, Jean et Léon Lamoureux de Montréal. Nous avons dans la province de Québec et dans l'Ontario plusieurs maisons de « dry cleaning ». N'ayant pas de succursale en cette ville, qui est appelée, vous le savez comme moi, à devenir la capitale de l'Alberta, nous venons vous offrir de racheter votre affaire et la raison sociale...

— Mais, messieurs, je n'ai nullement l'intention de vendre. Ma maison est très connue et...

— Nous le savons, aussi vous offrons-nous un très gros prix : six mille dollars comptant.

C'est à prendre ou à laisser, car notre temps ici est mesuré. Vous voyez que nous jouons cartes sur table. Réfléchissez à notre proposition et nous vous attendrons à déjeuner au Queen's Hôtel, à midi et demi. Le cas échéant, nous terminerons l'affaire et ce soir nous repartons pour Calgary afin d'y ouvrir une nouvelle branche. A tantôt donc, monsieur, nous vous attendrons.

Paul se rend donc au rendez-vous ; pour le soir l'affaire est terminée et il se trouve possesseur d'une vraie petite fortune. Aussi son premier soin le lendemain est-il d'envoyer à son père deux mille dollars, pour le dédommager un peu, dit-il, de tous les frais que lui a occasionnés son départ pour le Canada. Trois jours plus tard il recommence son travail avec Jim dans la cour-à-bois.

Mais un certain dimanche, vers la fin de l'été, comme il sort de l'église St Joachim, il voit au bas de l'escalier qu'il descend un homme qui le regarde fixement. Quant à lui, il se dit qu'il a déjà vu cette figure, que ces traits ne lui sont point inconnus. Et en arrivant au bas de l'escalier, un cri s'échappe des lèvres des deux hommes qui se sont reconnus « Albert! Paul! » C'est un ancien camarade du collège St Michel, à Bruxelles, Albert Samain, que Paul a reconnu. Aussi les deux jeunes gens ont-ils vite renoué leur vieille amitié, et Paul amène chez lui son ami.

— Et que fais-tu ici, Paul? je te croyais à Bruxelles.

— Je suis venu ici, je ne sais pourquoi, mais comme poussé par une force invincible qui m'a fait, je dirai presque malgré moi, abandonner ma patrie, mes parents et tout ce qui me tenait au cœur là-bas.

— Et quelles sont tes impressions sur ce pays?

— Mes impressions? Pour te dire vrai, je trouve le Canada un pays merveilleux, très hospitalier, où l'argent se gagne assez facilement, pourvu que l'on veuille travailler. Mais je t'avouerai que j'ai soif d'aller plus loin, là-bas, au grand nord comme on l'appelle ici. Cette vie de ville me rappelle encore trop celle que j'ai menée là, en Europe.

— Quoi, mon ami, toi, élevé délicatement comme tu l'as été, tu voudrais voir le nord, ce nord si attirant et si mystérieux, où la vie néanmoins, quoique pleine de privations, est idéale. Quoi! tu voudrais?

— Oui, je ferais tout pour pouvoir m'y rendre.

— Tu ne m'as pas encore demandé ce que je faisais, moi?

— C'est vrai. Dis-le-moi donc.

— Tu te rappelles que j'ai quitté le collège deux ans avant toi?

— Oui, en effet.

— Je suis donc, ainsi que toi, venu ici, mais contrairement à toi, je ne me suis point arrêté en ville. J'ai fait la connaissance de deux

trappeurs et, sans hésitation, je suis monté au nord avec eux. Depuis lors je suis devenu trappeur et j'ai à sept cents milles d'ici un camp où m'attend un compagnon. Je suis descendu ici enfin de vendre nos fourrures, et je remonte là-bas sitôt les premières neiges.

— Quoi! tu vas au nord, là-bas?

— Mais certainement.

— Albert, veux-tu m'emmener? oh! dis, emmène-moi?

— Tu me demandes là, mon cher, une chose bien grave, car une fois là, tu y es pour toute la durée de l'hiver. Dans la neige, dans le silence, tu ne trouveras, d'autres distractions que de chausser tes raquettes et de partir à 15 ou 20 milles faire la relève des pièges ; puis la chasse, la pêche. Comme nourriture, le pain très rare et objet de luxe ; viande de gros gibier, parfois de la volaille sauvage, du poisson. Quelquefois le dimanche un plat de légumes secs. Amusements nuls. Visite, une ou deux fois, du père missionnaire et de la police montée. Et voilà la vie du trappeur au grand nord ; je t'assure qu'elle n'est pas toujours très gaie, et qu'il faut un tempérament de fer pour y résister. Sans compter que lorsque l'on part à ses trappes, il y a toujours le risque de rencontrer des bandes de loups des bois, ou de se perdre, ou d'être pris par un blizzard et de geler vivant. Voilà la vie du nord, mon cher. Si ce tableau ne t'effraie pas, peut être que...

— Plus tu me diras, plus je serai attiré vers cette vie. Oui, c'est bien là que je veux aller, que je *dois* aller. Ce que tu nommes la vie pénible, cette solitude dans l'immensité blanche, ce silence, mais c'est là précisément ce qui m'attire. Être seul, loin des soucis de la vie, seul avec soi-même, seul avec son Créateur, n'est-ce pas un idéal?

— Oh! oh! mon cher, tu es donc devenu un saint, toi qui étais pas mal dissipé au collège.

— Un saint? non mais il faut tâcher de le devenir ; et sait-on jamais l'avenir?

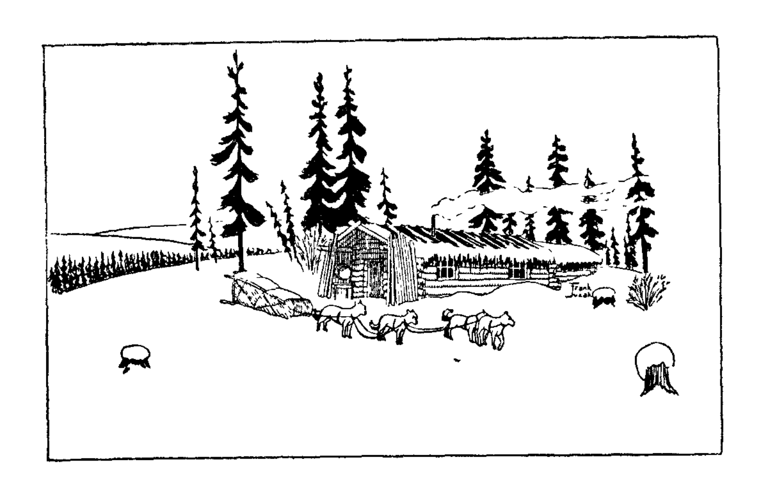
— Enfin, ce sont tes affaires. Si tu viens avec moi, tu pourras te donner autant d'heures de méditation que tu le désires.

— Alors, c'est dit? tu m'emmènes?

— Puis-je te le refuser? Bientôt nous irons ensemble faire les achats du matériel qui te sera nécessaire pour le voyage et le séjour au nord, puis les provisions. Je connais un métis qui a un attelage de cinq chiens et serait désireux de le vendre ; nous irons le voir dès demain si tu veux.

Et les deux amis se séparent, heureux de s'être retrouvés et se promettant de bonnes journées au grand nord.

Les premières neiges sont bien vite arrivées, et enfin le jour du départ pour le grand inconnu, pour le Nord mystérieux.



CHAPITRE DEUXIÈME

AU GRAND NORD

Ce 1er novembre 1897, après avoir pieusement assisté à la messe et reçu la bénediction du père D... nos deux voyageurs se préparent au départ.

Albert Samain, lui, en étant à son troisième voyage déjà, est calme et ne paraît guère plus agité que s'il se rendait chez quelque voisin, à huit ou dix milles de la ville. Il sait où il va, il connaît d'avance la vie qu'il mènera là-bas, les dangers qu'il courra. Quant à Paul, il ne vit plus, car pour lui, tout est nouveau, il va marcher vers l'inconnu, le grand nord, mystérieux encore pour lui, pays fantastique dont il n'a eu jusqu'ici l'idée que par les livres qu'il a lus, alors qu'il va désormais le pénétrer, le palper, s'identifier

en quelque sorte avec lui. Il a hâte de se voir sur la route, loin, très loin de toute civilisation. Et néanmoins, il a le cœur gros de quitter cette ville, le père D..., son église, ses amis, cette place où il a fait ses premières armes au Canada.

Il sent en son cœur comme une angoisse qu'il ne peut définir, dont il ne peut se défaire. Aura-t-il le courage de mener jusqu'au bout son entreprise ? La maladie ne le frappera-t-elle pas une fois arrivé là-bas ? Quels dangers devra-t-il affronter et reviendra-t-il vivant de ce lointain pays ? Et il reste longtemps pensif tandis que son ami achève de ficeler la dernière charge sur la traîne, devant laquelle les chiens tout harnachés, jappent, attendant impatiemment le fameux « Mush » du départ.

— Eh bien ! l'ami Paul, on a l'air morose ? il est temps encore de reculer et de rester à Edmonton. Je ne veux pas que tu éprouves quelque regret.

Paul à cette voix s'est repris ; il a cédé un instant à cette faiblesse qui vous saisit parfois au moment des grandes décisions de la vie, il est redevenu lui-même.

— Voilà, Albert, je suis prêt, en route pour le nord.

L'hiver a pris entièrement possession du pays et la neige qui atteint déjà plus d'un pied, sera excellente pour les voyageurs, car plusieurs trappeurs qui ont quitté la veille ont durci

la piste et marqué les « trails ». Un soleil resplendissant fête les deux amis et le thermomètre ne donne que 10 sous zéro fahrenheit. Tous deux ont revêtu leur costume en peau de caribou, chaussé leurs mocassins d'orignal ; les traînes sont bien chargées. Chacune est attelée de cinq robustes chiens qui ont déjà plus de dix fois fait ce même trajet. Le paquetage consiste en une tente de forte toile, un poêle de tôle, quelques ustensiles de cuisine, munitions et carabines, et surtout des provisions, car là-bas il n'y a rien à trouver, hors dans quelque dépôt de la puissante compagnie de la Baie d'Hudson, où l'on doit tout payer à prix d'or[1].

Pour le départ, Albert et Paul tiendront les deux manchons de la traîne, mais une fois bien en route, il leur faudra à tour de rôle « battre la neige » devant les chiens, c'est-à-dire qu'il faudra, en raquettes, précéder les attelages afin que la neige soit assez affermie pour leur passage afin que leurs pattes ne s'enfoncent point trop dans la neige. « Battre la neige! » il faut l'avoir fait pour savoir ce que c'est ; il faut marcher et souvent courir, les raquettes

---

1. Je dis bien à prix d'or... Dans les débuts de l'installation des comptoirs de cette compagnie, pour se procurer un fusil, et quel fusil ! l'indien devait étendre ses fourrures en piles, fourrures des plus précieuses souvent, le marché était conclu quand la pile arrivait à hauteur du fusil; celui-ci devenait alors la propriété de l'indien et les peaux celle de la Compagnie! Actuellement, l'indien connaît mieux la valeur des fourrures, mais néanmoins doit payer très cher les moindres choses qu'il achète, ou plutôt, qu'il reçoit en échange de ses fourrures, aux comptoirs du grand Nord.

que l'on a aux pieds faisant tanguer ainsi qu'un navire en haute mer.

Une fois bien habitué, ce n'est guère plus fatigant que la marche, mais au début, on ne peut compter les chutes que l'on fait le nez dans la neige et il faut avouer quc ces chutes ne sont pas toujours agréables, surtout quand le thermomêtre dessend à 40 ou 50 degrés sous zéro.

Neuf heures du matin : tous deux saisissent les manchons de la traîne, Albert prend la tête et lance le « Mush » accompagné d'un vigoureux coup de fouet qui siffle dans l'air, les chiens s'élancent joyeusement faisant tinter leurs sonnailles. Ils partent... ils sont partis...

A 1 heure, ils arrivent au Fort Saskatchewan, poste important de la police montée du N. O. et tout petit hameau alors. Là, nos amis prennent un bon repas, le dernier dans la civilisation, et cela dans un restaurant chinois. Il est vraiment curieux de voir comment ces fils du Céleste Empire se sont partout implantés au Canada... Un nouveau petit hameau se forme-t-il, que l'on est sûr d'y trouver un restaurant chinois. L'agglomération augmente-t-elle, un autre arrive qui ouvre une buanderie... un suivant un nouveau restaurant... comme ils vivent de riz, ils deviennent très vite bien à l'aise, vendent leur commerce à un autre chinois et retournent au pays des ancêtres!

Après une heure de repos, nos voyageurs reprennent la route. Paul, lui, ne peut se lasser

d'admirer le pays, malgré le thermomètre qui a baissé encore et se trouve à 15 sous 0, ce qui promet au moins du 20 pour la nuit si le ciel reste pur. Paul est positivement transporté par le spectacle qui s'offre à sa vue et voudrait s'arrêter à tout instant. Mais il faut marcher, marcher toujours afin d'arriver avant la nuit à l'étape que connaît Albert. Devant lui, à perte de vue, l'immensité de la plaine recouverte de son blanc tapis constellé de diamants, que le soleil fait scintiller de mille feux, du blanc, du blanc et toujours du blanc, coupé par-ci par-là de touffes de sapins verts élancés qui, eux aussi, ont leurs sommets recouverts de ouate comme pour les protéger contre l'âpre bise du nord. Puis, lorsque décroît le jour, entre les arbres filtrent les reflets rouges d'un soleil couchant, étendant sur la neige un vaste tapis de grenat aux franges d'or ; comme s'il ne trouvait pas assez vivants ses rayons, l'astre du jour s'adjoint à ses côtés deux satellites réunis par un lumineux arc-en-ciel qui enflamment, eux aussi, de leur éclat la buée gelée, brillants atomes que souffle la bise et qui ressemble à ce moment à une écharpe de soie multicolore qu'agiterait la main mystérieuse de quelque invisible fée. Ce spectacle est vraiment féerique et qui n'en a pas été témoin dans nos immensités canadiennes nordiques, ne peut s'en faire une idée, car nul peintre ne serait capable d'en reproduire l'éclat et la splendeur.

Oui, pour la beauté et l'idéal de cette nature dont il est impossible de se figurer la splendeur lorsqu'on n'a jamais mis le pied dans cette région : ces couchers de soleil dans de véritables apothéoses et dans des draperies variant de l'or le plus pur à l'écarlate le plus ardent. Ces aurores boréales, oh ! ces aurores, jamais on ne peut se lasser de les contempler : ces longs filaments rouges, bleus, verts, jaunes, orange, se chevauchant et s'entrecroisant sans cesse dans la voûte étoilée, disparaissant un instant afin de réapparaître à l'opposé, plus beaux, plus brillants et de couleurs plus vives et plus variées, montant, descendant, s'étirant à droite et se rétrécissant à gauche, puis remplissant tout l'horizon de mille feux ; gigantesques fontaines lumineuses, vrai chaos de lumières jaillissant de l'immensité sous la main mystérieuse du Créateur qui en règle tous les mouvements, ces écharpes de gaze lumineuse se couchant tantôt au travers de filaments allongés, tantôt se muant en flammes gigantesques venant vers vous comme pour vous lécher de leurs ardeurs ; puis, soudainement reculant, comme épouvantées de leur audace... Et au milieu de tout ce carnaval de coloris, les étoiles rivalisant de clartés et de feux. Mais, ce spectacle efface les plus splendides effets de jeux lumineux que peut créer la main de l'homme.

Le déboisement ne s'est point encore porté de ces côtés, aucune main sacrilège n'a encore

touché ces arbres géants aux branches desquels pendent de nombreux stalactites d'argent. Des joncs, bordant les lacs gelés sont transformés en stalagmites d'or, indiquant au voyageur qu'il traverse un petit lac ou un marais, car toute eau est figée pour de longs jours dans une complète immobilité sous une lourde carapace de glace recouverte de neige. Et ce silence!... il est impressionnant, je dirai davantage, il est écrasant. Ce silence lui-même, joint à la majesté du spectacle, force malgré soi l'âme à s'élever vers le Créateur et à s'écrier avec toute la force et l'ardeur de sa foi : O Dieu, vous êtes grand. O Seigneur, vous êtes puissant.

Aussi Paul, plus que jamais en sa vie, sent-il son néant devant l'immensité de l'œuvre créatrice du Seigneur, et de son cœur jaillit une ardente prière, une prière si émue même, que des larmes lui viennent aux yeux.

La nuit est descendue, il est cinq heures et demie ; il est donc temps de penser au repos, tant pour soi que pour les chiens. Nos voyageurs sont d'ailleurs arrivés à la première étape. Cette première journée de marche a été très fatigante pour Paul qui commence seulement à s'habituer aux raquettes et tire un peu la langue! Puis, les premiers temps passés en cet air vif et fort fatiguent énormément.

— Ohé! Paul. Voici le bois auprès duquel je m'arrête toujours la première journée, nous allons camper, tu dois être d'ailleurs fatigué.

— Je t'avoue que je ne serai pas fâché de me reposer, cette marche dans la neige est tuante.

— Tu t'y feras et à la fin tu seras moins fatigué que de la marche sans raquettes. Et avant tout, dételons les chiens.

— Mais, où vas-tu les mettre?

— Ne crains rien, ils ne quitteront pas les abords de notre campement. Et tous deux se mettent à l'œuvre. Les chiens, enchantés de leur liberté, font mille gambades et attendent patiemment, roulés dans la neige, qu'on leur distribue leur pitance du soir. La question importante est de déblayer la neige à l'endroit où l'on placera la tente, puis d'installer le petit poêle de tôle et enfin de préparer le matelas. Paul se demande avec terreur s'il devra coucher dans la neige ou sur le sol durci, mais en quelques instants, après avoir abattu des branches de sapin, Albert a confectionné un vrai matelas sur lequel on se couchera dans le sac de couchage et ce lit pourra être comparé au lit le plus moelleux que l'on puisse rêver. En effet les gens habitués au nord ont une manière d'entrelacer les branches de sapin, et le sommier qu'ils confectionnent de cette manière est des plus élastiques qui soient. Mais qu'appelle-t-on sac de couchage? C'est un sac de grosse toile brune, doublé intérieurement de bonne fourrure et dans lequel on s'enfonce, ne laissant passer que le bout du visage, car le haut du sac fait

capuchon. On y est parfaitement bien, même lorsque les circonstances vous obligent à passer des nuits dans la neige sans nul abri. Aucun trappeur ni voyageur au nord ne se mettrait en route sans le fameux sac qui, en somme tient lieu de maison et de lit.

Toute l'installation terminée, Albert allume le petit feu et fait cuire le modeste souper. Désormais la nourriture se trouvera en route, et le proverbe qui dit : aux petits oiseaux Dieu donne la pâture, pourrait se transposer, pour les gens du nord, par : aux trappeurs du grand nord Dieu donne la nourriture.

— Que penses-tu de ta première journée de voyage, Paul ?

— Pour te répondre franchement, je suis perdu, tout est si nouveau pour moi : cette route, qui n'est pas une route, ce campement, ce lit, ce repas pris sur les genoux, ce soleil, cette immensité, ce silence, tout m'écrase et je me demande vraiment si je ne rêve pas...

— Quant au silence, mon cher, je puis t'assurer que tantôt il sera brillamment brisé.

— Que veux-tu dire ?

— Tu auras un joli concert tantôt, je t'en réponds, tu verras. Viens à présent faire un tour autour de la tente.

Paul est à nouveau en extase et ne peut exprimer les sentiments qui l'assaillent. Sur les monts lointains qui paraissent affaissés sur leur immense poids de neige, la lune apparaît radieuse et

sans voiles : elle promet une nuit glaciale de même que les étoiles qui scintillent d'une manière inaccoutumée. Et la neige de la plaine qui se trouvait être tantôt un tapis de grenat, a changé de couleur et s'est muée en un vaste tapis vert tout parsemé de brillants.

Mais le froid commence à pincer dur et nos amis rentrent dans la tente. Quelques bûches de sapin vert sont placées dans le poêle et, la prière dite, tous deux se glissent dans leur sac. Paul commence à s'endormir, lorsque se réalise la prophétie de son ami : dans les bois on entend craquer les arbres avec un bruit sourd sous l'action de la gelée et comme s'ils étaient frappés par la hâche d'un infernal bûcheron. Le hibou pleure son lugubre hululement, et pour compléter l'orchestre, de tous côtés s'entendent les loups de prairie ou coyottes lançant leur sinistre hurlement, mélangé à celui des chiens et des loups des bois. Paul est complètement réveillé et ne se sent vraiment pas à son aise!...

Il se dit qu'entre tous ces animaux sauvages et lui-même, il n'existe qu'une simple épaisseur de toile et que s'il leur prenait fantaisie de venir l'attaquer, il aurait du mal à se défendre. La folle du logis commence à lui battre la campagne, il sent des gouttes de sueur froide lui perler sur le corps et il voudrait réveiller son ami qu'il entend ronfler comme un bienheureux, lui, qui habitué à cette musique, n'entend rien.

Mais peu à peu, la fatigue l'emporte, et Paul s'endort. Plus tard, quand il racontera son voyage, il rira bien en se rappelant ce qu'il appelait alors sa « nuit terrible ».

— Hola ! gros dormeur, il est déjà huit heures du matin, il est temps de se lever, le déjeuner est sur le feu. Monseigneur est servi !

— Quoi, déjà se lever, j'étais si bien...

— Oui, déjà ! je vois que tu as dormi comme un plomb.

— Certainement, mais j'ai eu du mal à m'endormir. Quelle infernale musique, tu ne m'avais pas trompé, tous les animaux de la forêt se sont donné le mot pour me tenir éveillé.

Mais il ne souffle mot de la frayeur qui l'a saisi, on a toujours son petit amour-propre !

— Je t'avais prévenu, et tu peux t'attendre à cela lorsque la nuit est claire ; quand le ciel est couvert, c'est souvent le vent qui prend la place des animaux. Mais tu t'y feras comme au reste, crois-moi. Et maintenant déjeunons et filons, car il me semble que le temps se couvre et que le vent a changé. Je voudrais me rendre à 35 ou 40 milles ce soir où nous trouverons le gîte chez un trappeur suédois que je connais et chez lequel je m'arrête à chaque voyage.

Une demi-heure plus tard le bagage est mis sur les traînes et nos amis reprennent la « trail » ; le temps se gâte peu à peu et le froid diminue rapidement d'intensité, ce qui est géné-

ralement le signe avant-coureur de la tempête. A cinq heures et demie, ils arrêtent chez le Suédois. En y arrivant, Paul remarque que son ami qui sort de la cabane esquisse un petit sourire narquois, il se demande ce que cela veut dire, mais la suite va le lui apprendre. Paul pénètre dans le château (!), hutte au toit à pente unique, recouvert de terre, grand comme un mouchoir, nul plancher ; une microscopique fenêtre de papier huilé, un vieux poêle tout rouge, et une odeur! une odeur!! Paul sent que le cœur lui manque et prétexte quelque chose à prendre dans la traîne pour sortir.

Albert le suit et rit de bon cœur en voyant sa mine déconfite.

— Qu'as-tu donc? tu me parais malade?

— Impossible de rester là dedans, avant une heure tu me trouverais mort!

— Que non, c'est une idée, essayons encore avant de dételer.

Et tous deux pénètrent à nouveau dans le « chantier ». Le Suédois continue son travail ; il est occupé à dépouiller une martre et avec la chaleur tropicale que donne le poêle, l'air qui n'a pas été renouvelé peut-être de la semaine, on peut aisement comprendre que l'on ne croit point se trouver dans quelque luxueux magasin de parfumerie de nos pays ! Aussi, malgré toute leur bonne volonté, les deux amis ressortent, disant qu'ils vont continuer leur route afin de gagner encore quelques milles, ils vont camper

en effet deux milles plus loin à l'orée d'un bois.

Huit jours se passent ; ils ont parcouru plus de 350 milles ; ils viennent de quitter leur campement et sont au milieu d'un lac, lorsque brusquement le vent sud vire au N. O.

— Vois-tu ces nuages blancs là-bas au loin? C'est un blizzard qui va nous tomber sur le dos.

— Ce n'est rien, n'est-ce-pas, Albert? Nous allons continuer et nous serons loin avant que ce blizzard nous atteigne.

— Ne t'y fie pas, nous ne sommes pas en ville ici, et avant cinq minutes le vent va s'élever. Hardi! pousse tes chiens, car nous avons juste le temps d'atteindre ce bois que tu vois à l'est.

Et les cris de « Mush » joints aux coups de fouet font prendre aux chiens, qui eux aussi sentent la tempête, une très vive allure.

A peine sont-ils arrivés au bois, qu'un vent violent s'élève et la neige commence à monter du sol en colonne ainsi que le sable du désert lorsque se déclare le fameux simoun. C'est la « poudrerie ». En effet, la neige du nord n'est point du tout comme celle d'Europe, molle et se tassant facilement ; c'est un véritable sable blanc, poudre impalpable, que le vent pousse et soulève en épais tourbillons, et qui aveugle littéralement l'imprudent qui ne cherche un refuge. Le vent augmente, souffle en rafales et coupe la respiration. Si l'on n'est pas auprès

d'un bois et en pleine prairie, ou sur un lac, il faut à l'instant creuser un trou dans un banc de neige et s'y blottir, faute de quoi, on se perd, le froid gagne peu à peu et l'on meurt gelé. Nos amis ont à peine gagné le bois, que le blizzard se déclare dans toute son intensité, je dois dire plutôt dans toute son horreur, et Albert avoue que c'est un des plus terribles qu'il ait rencontré dans son existence de trappeur. Il est inutile d'essayer de monter la tente car elle serait infailliblement enlevée. Donc, à la hâte, un trou est creusé dans un gros banc de neige et là s'installent hommes et chiens. Après une heure, il y fait vraiment chaud et l'on est obligé de déblayer sans répit l'entrée que bouche sans cesse la neige, afin de renouveler l'air, lequel en peu de temps deviendrait irrespirable. Il arrive bien souvent que les chiens ne se sentant pas à l'aise dans ce trou de neige, vont se rouler en boule aux abords de la traive.

Et ainsi Paul passe sa première nuit de blizzard, couché dans un banc de neige. La tempête dure deux longs jours et ce n'est qu'après le troisième au matin que le jour se lève par un soleil resplendissant, tandis que le thermomètre marque 45 sous 0, ce qui arrive d'ailleurs toujours après un blizzard, où pendant laquelle la température baisse parfois à 60 et 70 sous 0.

Ils reprennent donc la route et sans autre incident ils aperçoivent enfin le camp d'Albert ; ils ont parcouru près de 700 milles. Ce camp

consiste en une cabane de troncs de sapin de 6 mètres sur 8 ; le toit est naturellement de tourbe. Quant au plancher, il se compose d'arbres bien équarris et placés les uns à côté des autres. Les murs sont couverts de pièges, trappes, armes, fourrures. Au millieu, un gros poêle de tôle dont les tuyaux s'échappent par un trou dans le toit. Deux lits fabriqués de perches et dont le sommier est fait de branches de sapin qui se renouvellent chaque semaine ; une table faite de vieilles caisses ; comme sièges, des troncs d'arbres, et voilà tout l'ameublement d'un « chantier de trappeur au Grand Nord »...

— Paul, veux-tu ralentir ton attelage? tu sais que mon ami ne s'attend nullement à me voir amener quelqu'un, ce qui diminuera infailliblement sa part de fourrures. Laisse-moi donc aller en avant afin de le préparer. Quand tu me verras de loin te faire des signes, arrive et tu seras le bienvenu.

Paul arrête donc son attelage et laisse errer ses regards sur ce pays qui sera désormais le sien pour six ou sept mois. Le chantier est placé à l'entrée de la forêt, et au loin, on ne voit que des sapins émergeant de la surface glacée. Enfin, se dit Paul, me voilà au grand nord, ce nord que j'ai tant désiré connaître, à des milliers de lieues de mes parents et de centaines de toute civilisation, seul dans cette immensité et loin de tous les soucis sérieux de l'existence. Pendant que le monde s'agite,

que les nations se disputent, se provoquent, j'ignore tout de ce monde, et tout disparaît à mes yeux pour ne contempler que la grande étendue neigeuse du nord canadien.

Ainsi, de nombreuses pensées l'assiègent, le temps passe et Albert n'apparaît pas encore. Il se demande ce que cela signifie, quand il l'aperçoit au loin, lui faisant des signes et accourant vers lui.

— Paul, tu peux louer la Providence de me voir encore en vie.

— Qu'est-il donc arrivé? Tu es pâle et défait.

— Marchons tout lentement jusqu'au chantier, je te raconterai : Quand je me suis approché du camp, j'ai été tout étonné d'abord d'entendre japper les chiens, mais surtout de ne point voir mon ami. Après tout, me dis-je, il est peut-être parti faire la relève des trappes qu'il a dû placer déjà, je m'avance donc vers la porte, j'entre et à peine ai-je fait deux pas, que j'entends Adrien me crier : n'approche pas de moi, ne bouge pas, je vais te tuer, ta dernière heure est venue et tu ne peux m'échapper. Et en même temps je l'aperçois, me tenant en joue avec sa carabine. Adrien, dis-je, qu'y a-t-il? c'est moi, moi ton ami Albert. — Je te donne deux minutes pour faire ta prière, je veux te tuer. Soudain, une idée me frappe, et je lui crie : Adrien, la police est derrière toi. A ces mots il se retourne et je profite de cela pour m'élancer sur lui, lui enlever son arme et le maî-

triser. Tout à coup, il se met à pleurer et me demande pourquoi je le maltraite ainsi, lui qui attendait mon retour avec tant d'impatience. Peu à peu, il se calme, je le couche sur son lit où il repose. Le pauvre garçon est atteint de la folie de la neige.

— La folie de la neige? Qu'est-ce donc?

— Cette folie que les anglais nomment « snow madness », frappe par crises ceux qui ont vécu longtemps seuls dans le nord, surtout ceux dont le caractère et le moral ne sont pas très bien trempés. Durant ces crises, le malade ne rêve que de tuer, il ne connaît personne, il s'imagine que tout le monde lui en veut ; c'est en somme la folie de la persécution poussée à l'extrême.

— Ces crises prennent-elles souvent?

— Cela dépend de l'intensité de la maladie. Mais nous voici arrivés ; Adrien t'attend et est heureux de faire ta connaissance. Ne fais mention de rien, mais sois sur tes gardes. Il n'a d'ailleurs plus une seule arme, il m'a prié lui-même de les cacher, ce que j'ai fait avant de venir te retrouver.

Et nos deux amis pénètrent dans le chantier, accueillis avec grande affabilité par Adrien.

Celui-ci d'ailleurs descendit le lendemain vers la « civilisation » avec un homme de la police montée qui était rappelé à Edmonton. Grand soulagement pour Albert et Paul, car infailliblement un jour ou l'autre un malheur fût arrivé.

Les trois premiers jours sont consacrés à l'installation et surtout au repos, puis, il faut enfumer trappes et pièges ; aucun d'eux ne peut être posé à moins d'être passé à la fumée, car si l'animal sauvage flaire la moindre trace de l'homme, il ne s'approche pas des trappes, si tentant soit l'appât. Puis, il y a le bois à couper, la nourriture à chercher, en un mot, tout à mettre en ordre. Le sixième jour, Paul, afin de s'habituer au pays, propose d'aller tuer quelque gibier pour la semaine. Albert, bien entendu, lui fait de multiples recommandations afin qu'il ne se perde pas, chose qui arrive très facilement lorsque l'on n'est pas habitué au pays, et par prudence, il lui donne une petite boussole. Tous les arbres se ressemblent pour ceux qui n'ont pas encore passé une saison au nord.

— Vois-tu, Paul, s'il t'arrive de te croire perdu dans le bois, et que tu ne puisses retrouver tes traces, il est un moyen bien simple de te reconnaître exactement : Observe bien les arbres ; ils ont toujours l'écorce plus verte du côté du nord et plus blanche du côté sud ; puis, la mousse au pied des arbres est aussi plus haute du côté nord, comme pour protéger davantage les racines contre la dureté des gros froids. Avec un peu d'habitude, on reconnaît aussi bien sa route dans les bois que dans une ville aux multiples écriteaux. Mais par-dessus tout, il faut garder son sang-froid et ne jamais

se laisser affoler par l'idée obsédante que l'on est perdu. Quand tu pars du chantier, observe toujours dans quelle direction tu vas et ton retour est assuré. Comment ferions-nous pour nous rendre à 15 et 20 milles poser nos trappes et les relever si nous n'avions ces moyens, alors que le vent fait voler la neige et efface toutes nos traces ?..

Mais Paul a confiance en lui-même, et pénètre dans le bois en chantant. Il marche, abat au moins une douzaine de perdrix, et lesté de ce poids, il reprend la route du retour. Malheureusement, le vent souffle et la poudrerie a effacé toutes les traces sur lesquelles il avait compté pour se retrouver. Alors se produit ce qu'ont expérimenté de très nombreux trappeurs, ce qui a coûté à plusieurs d'entre eux des membres gelés et même la mort. Car voici ce qui arrive ; on marche dans le bois cherchant à droite et à gauche quelque gibier... on avance sans se soucier du retour, pensant que l'on est sûr de retrouver ses traces dans la neige... Sûr... ? Hélas ! pas toujours... le vent a soufflé, la neige en poudre a rempli les traces... ; et la plaine reprend son uniformité. Par où aller ?... On est perdu... une sueur froide coule sur tout le corps... la frayeur saisit l'être entier... on marche... on marche... on croit reconnaitre tel arbre... telle branche... telle élévation de terre aperçus à l'aller... on se croit dans la bonne direction et l'on continue... Mais on se perd davantage... Et chose

singulière ; au lieu d'aller en ligne droite, on trace un cercle immense pour se retrouver finalement au point de départ, alors que l'on croyait être sur le chemin du retour... Peu-à-peu, le froid vous saisit... les forces diminuent... on s'assied pour se reposer, sentant un irrésistible sommeil vous envahir, et l'on s'endort pour ne plus se réveiller...

L'auteur de ces lignes a lui-même été pris ainsi et après avoir tourné sur lui-même pendant plus de deux heures, il s'est retrouvé exactement au même point. Et il n'était éloigné de son camp que d'un quart de mille à peine ! Mais la frayeur l'avait pris, et il avait tourné et tourné sans cesse, jusqu'au moment où le retrouvait l'Indien qui l'accompagnait dans ses pérégrinations au nord de l'Alberta et qui se doutant de ce qui était arrivé, était partir à sa recherche. Paul qui se croit déjà perdu à tout jamais et la proie des bêtes sauvages, crie, appelle, mais rien ne lui répond. D'autre part, Albert, que l'absence de son ami, parti depuis plus de six heures, commence à inquiéter, entre à son tour dans le bois, espérant trouver quelque trace ou surprendre quelque appel, et son inquiétude augmente, car il connaît les traîtrises du grand nord. La neige a recouvert toutes traces, et commence à tomber, empêchant ainsi Albert de savoir dans quelle direction est parti son ami. A tout hasard, il tire un coup de fusil, puis un autre, enfin, dans le lointain, Paul lui répond à son tour de la

même manière. Albert a saisi la direction, et rentrant chausser ses raquettes, il retourne dans le bois, tirant de temps en temps un coup de fusil, auquel répond Paul de plus en plus proche.

Finalement ils se retrouvent à plus d'un mille de distance. Il était temps, car le pauvre garçon avait déjà une oreille gelée comme du bois ; la frotter vigoureusement avec de la neige est l'affaire d'un instant, et tous deux rentrent au camp, Paul ayant sa pénible aventure gravée à jamais dans sa mémoire.

— Mais dis-moi, comment as-tu été si loin ? Tu n'as sûrement pas examiné les arbres comme je te l'avais recommandé.

— Non, je l'avoue, et j'ai même perdu à ce point la tête que dans ma terreur, ma boussole ne m'était plus d'aucune utilité.

Je ne pourrais dire comment la chose est survenue... j'ai tué une perdrix, puis deux, et ainsi sans m'en douter j'ai fait du chemin, espérant retrouver mes traces pour revenir, mais la poudrerie avait tout effacé.

— Enfin ! te voilà retrouvé, c'est le principal. Demain matin nous partons en raquettes placer notre ligne de trappes, 15 milles environ ; nous dormirons dans la neige et reviendrons le lendemain. De cette manière, tu apprendras à te diriger et à te reconnaître en prairie comme en forêt.

En effet, par un beau soleil et 35 sous 0, nos

amis se mettent en route, chaussés de raquettes et portant sur eux une cargaison de trappes qu'ils placeront au fur et à mesure qu'ils rencontreront des pistes d'animaux. Mais on peut dire que le trappeur propose et que Dieu dispose : ils n'ont pas parcouru un mille qu'ils rencontrent un superbe chevreuil...

— Paul! ne bouge pas, là-bas, un chevreuil, je te laisse l'honneur.

Paul épaule, tire et... le rate. Heureusement qu'Albert a de son côté, épaulé également et abat l'animal, puis il se précipite afin de lui couper la gorge. Mais le tout n'est pas de tuer, il faut transporter au camp cette bête de poids qui assurera la nourriture de bien des jours.

Un trappeur n'est jamais embarrassé : Albert coupe donc deux petits arbres qu'il arrondit à l'un des bouts, il les relie par deux branches transversales au moyen de cordes dont un trappeur ne se démunit jamais, et sur ce traîneau primitif, la bête est tirée jusqu'au chantier. De suite elle est dépouillée ; les morceaux découpés sont suspendus aux arbres où en peu d'instants, ils deviennent durs comme fer, et l'intérieur est abandonné aux chiens de l'attelage qui font bombance et vont cacher dans la neige ce que leur estomac refuse à engloutir. Cela terminé, nos deux trappeurs reprennent leur route.

Un mois s'est écoulé déjà, Paul est devenu un vrai homme du nord. Un beau jour qu'ils sont

calfeutrés bien chez eux, empêchés de sortir par un violent blizzard qui sévit depuis le matin, un paquet de fourrures de coyottes fait son entrée ; je dis paquet de fourrures, car on ne voit que cela, puis peu à peu on distingue une partie de figure émergeant des fourrures et une immense barbe blanche de laquelle pendent de longues stalactites de glace. Enfin, une voix se fait entendre :

— Bonjour mes enfants, et un bon rire accompagne ces paroles. C'est le père missionnaire qui fait sa tournée dans les camps, tournée d'environ cinq à six cents milles en traîne-à-chiens. Dire la joie des deux amis est impossible. Pendant qu'il se débarrasse de ses fourrures, Albert va dételer les chiens du père et les mettre en une place réservée.

Il rentre bien vite, car le blizzard est terrible.

— Père, comment avez-vous osé marcher par un tel blizzard ?

— Voilà ; j'ai été pris en route quand je me dirigeais de ce côté ; or comme je savais qu'en faisant dix milles droit à l'est en suivant le grand bois, j'arriverais chez vous, je me suis confié à la Providence, et j'ai marché à travers tout. J'ai d'ailleurs d'excellents chiens.

— Mais je ne vous ai pas présenté mon ami, Paul Random, grand protégé du père D..., et qui fait son apprentissage du nord.

— Ah ! Que pensez-vous du grand nord canadien ?

— Je vous dirai, père, que les débuts m'ont semblé très durs, mais je commence à me faire à cette vie et je ne serais nullement étonné d'y voir s'écouler mon existence entière.

— Comme trappeur ou comme chasseur?

— Je ne sais, père et je prends tout mon temps, car les décisions trop brusques ne sont jamais bonnes; mais quelque chose me dit que je passerai dans le nord une grande partie de ma vie.

— Vous êtes jeune, mon enfant, et croyez bien que Dieu saura vous indiquer votre voie.

— J'en ai la ferme espérance, père.

— Et maintenant, dit Albert, il s'agit de préparer notre souper ; menu des grands jours en l'honneur du père : poisson blanc et grillades de chevreuil ; puis comme dessert des petits pains chauds que je vais confectionner à l'instant. Paul, coupe le poisson, puis avec la scie, débite-nous quelques tranches de la cuisse du chevreuil...

Et tout le monde se met à l'œuvre, jusqu'au père qui fait frire le poisson dans du beurre, produit (que l'on conserve jalousement pour les grandes circonstances). Une demi-heure plus tard, la table est mise : trois assiettes de fer blanc, trois tasses du même métal, du lait condensé et le souper est servi. Comme luminaire on a tiré la lampe à pétrole, grand luxe, car d'ordinaire l'éclairage consiste en une mèche de coton trempée dans de la graisse d'ours ; d'ailleurs quand les amis sont seuls, ils se couchent de si bonne heure que

le luminaire n'est guère nécessaire. Après le repas, grande surprise, car Paul tire de dessous son lit une petite caisse mystérieuse d'où sort une bouteille de vieux cognac de France. Le bon père est ébloui, car depuis six ans il n'a mis les lèvres à ce breuvage digne des dieux. Et nos amis boivent à la santé du père, des absents, de la patrie et au succès des entreprises. Puis les conversations commencent plus intéressantes.

— Venez-vous de loin, père?

— Oui, assez, j'arrive du grand lac des esclaves à environ 400 milles!

— Pas d'aventures en route?

— Pas d'aventures spéciales, mais notre vie entière en ces régions est une aventure perpétuelle... mes visites chez les trappeurs sous la tente et parfois en des chantiers peu odorants et...

A ce moment, Paul et Albert partent tous deux d'un éclat de rire.

— Pourquoi riez-vous, mes amis?

Et Paul de raconter leur visite chez le suédois durant leur voyage.

Bref, la soirée se passe très agréablement et à 10 heures, tout le monde est plongé dans le sommeil, en pensant à la messe du lendemain.

De très bonne heure, Paul s'est levé afin de préparer un petit autel ; puis le père se réveille à son tour pendant qu'Albert va s'occuper du soin des chiens, après avoir allumé le feu et préparé tout pour le repas. Assis sur son lit, le père entend les confessions et la messe com-

mence. Il faut avoir assisté à l'une de ces messes dans une humble cabane de trappeur au milieu des plaines glacées du grand nord canadien pour se faire une idée de ce que l'on éprouve. Que l'on sent doublement la présence divine et cela bien plus intimement que dans les églises et cathédrales en nos pays. Là, Dieu descend comme jadis dans une humble étable, Il se fait tout petit et l'on sent qu'Il vient pour soi seul. Là, sur la pauvre table qui sert d'autel Il vous parle, vous entendez sa voix aussi claire que celle des humains. O sublimité des paroles de la consécration prononcées dans ce logis pauvre et nu par un modeste missionnaire ayant passé sa vie entière dans ce pays. Oui, Il est bien là, le Dieu des pauvres, des petits, des humbles, le Dieu de Bethléem. Il dépouille sa divine majesté pour se mettre à votre niveau et vous dire : tu vois, des centaines de milles de la civilisation ne me sont point un obstacle pour venir te voir et me donner à toi. Moi, ton Dieu, je ne dédaigne pas ton humble chantier et j'y viens avec bonheur, car je m'y sais tant aimé et si bien reçu.

Paul est frappé de cet abaissement divin et ne peut retenir ses larmes en recevant la Sainte Hostie. Que se passe-t-il en ce moment entre Dieu et lui, je ne sais, mais il est transfiguré, et lorsque se termine son action de grâces, Il se tourne vers le père :

— Père, je crois avoir ce matin fait la plus

douce et la plus consolante communion de ma vie. Dieu m'a parlé, et je sais maintenant ce qu'Il demande de moi, Il m'a fait lire clairement en moi-même. *Je veux être* Missionnaire, et sitôt mon retour à Edmonton, je me rendrai chez les Oblats et demanderai mon admission dans la congrégation. Père, ô père, que je suis heureux, heureux au dessus de tout ce que vous pouvez vous imaginer. J'ai tant prié pour que Dieu m'éclaire et Il a attendu que je sois ici dans cette humble maison pour me parler.

Le père cède aux instances des deux amis et demeure un jour encore avec eux avant de continuer sa tournée, puis il repart porter plus loin aux isolés du nord les consolations de la religion.

Deux mois encore se passent dans la routine de chaque jour : visite de la ligne des pièges, dépouillement des animaux tués, la pêche sous la glace afin de procurer la nourriture des chiens et celle des trappeurs. C'est au tour de Paul d'aller faire la relève des trappes dans un rayon de huit milles, et comme la ligne se trouve claire, c'est-à-dire sans arbres tombés coupant la « trail », il prend ses chiens attelés à la traîne afin d'aller plus vite et être plus tôt revenu. Cette année les loups des bois sont très nombreux, si nombreux même qu'ils déciment les caribous et les chevreuils et détruisent des animaux à fourrure. Aussi ne faut-il jamais partir sans

sa carabine bien chargée. Trois trappes sont placées sur une piste de martre au commencement d'un bois bordé par un petit lac. Paul laisse donc sa traîne sur le lac et se dirige à pied vers le bois. A peine y a-t-il pénétré, qu'à 15 pas de lui, il aperçoit un énorme loup qui, assis, le regarde fixement. Il épaule sa carabine et va tirer, quand il se sent cruellement mordu à la jambe, et en se retournant il voit trois loups qu'il n'avait pas aperçus d'abord... Il est seul contre quatre bêtes affamées et cruelles qui auraient vite fait de lui un amas de chairs pantelantes. Et pas un seul arbre sur lequel pouvoir grimper, car tous sont de trop grande taille... Il ne perd néanmoins pas la tête et parvient à garder son sang-froid, car il sait comment agir dans une de ces circonstances où sa vie est en jeu et ne tient même qu'à un fil. Il se place donc le dos contre l'arbre le plus proche et le plus gros et s'y colle le plus possible ; puis visant rapidement un des animaux enragés, il l'abat d'une balle dans la tête, espérant que les autres se mettront à dévorer leur camarade ainsi qu'ils le font d'habitude. Mais cette fois-ci, contrairement à son attente, ils n'ont pas l'air de se soucier de leur camarade et tournent à nouveau leur rage contre l'homme, comme pour se venger de la mort de leur camarade. Le moment est très critique, car les loups sont si proches de Paul qu'il sent leur haleine fétide sur son visage. A tout hasard et presque sans viser, il tire un

autre coup de feu et a le plaisir de voir un second loup rouler dans la neige ; il va armer sa carabine, quand un des deux loups restants se jette sur sa main et lui fait une terrible morsure au pouce. Paul commence à se sentir moins fort, mais faisant appel à tout son courage, il saisit de sa main mutilée son arme par le canon et fait autour de lui le moulinet avec une rage de désespoir telle que l'un des loups roule dans la neige la tête fracassée. Quant à l'autre, il se sauve en hurlant comme pour appeler à son aide tous les loups de la forêt. Paul ne s'attarde point et de toute la vitesse dont il est capable, il regagne sa traîne et retourne au camp afin de soigner sa terrible blessure. Le sang coule abondamment, et il doit prendre garde de ne toucher aucun métal, sans quoi la chair s'y collerait instantanément et la peau devrait être détachée pour l'en séparer.

C'est sa première et vraiment sérieuse aventure et Albert ne peut assez le féliciter de s'en être tiré aussi bien qu'un vieux trappeur habitué à ces aventures du nord.

Peu de jours avant leur retour vers le sud avec un chargement de peaux, nos amis reçoivent une visite bien inattendue et qui leur fait le plus grand plaisir. Ce sont un homme et une jeune fille qui s'en retournent vers la civilisation et qui, de monsieur et mademoiselle qu'ils sont actuellement, deviendront monsieur et madame après avoir passé devant le prêtre

à Edmonton où ils comptent se fixer. On se demande comment parfois la divine Providence peut arranger toutes choses, même les plus invraisemblables et comment tel trappeur qui pensait ne rentrer à Edmonton qu'avec un chargement de fourrures y retourne avec une future épouse. Cette idylle du grand nord mérite certainement de trouver place en cet endroit.

Donc, l'homme, monsieur Leblois, a déjà passé plusieurs années au Canada depuis son départ de France ; c'est un garçon très aimable, très lettré et fin causeur, appartenant à une très belle famille, et qui, las de la vie des grandes villes, est venu trapper et chasser au nord canadien, tout en prenant des notes sur le vif pour un livre qu'il est en train d'écrire sur la vie du trappeur canadien.

Quant à mademoiselle Thraid, sous les dehors les plus gracieux et les plus féminins, on peut reconnaître une femme que rien ni personne n'effrayent et qui, à l'occasion, sait faire le coup de feu contre tout homme ou tout animal s'attaquant à elle.

— Monsieur Leblois, dit Paul après avoir pris ensemble un repas, pourrais-je, sans indiscrétion, vous demander comment vous avez fait la connaissance de mademoiselle Thraid ?

— Bien volontiers, monsieur, et si cela vous intéresse je vous raconterai brièvement ce que j'appelle la plus belle aventure de ma vie et certes la plus belle prise de mon existence

de trappeur, et sans piège encore, n'est-ce-pas, Louise?... Voici en quelques mots l'histoire: C'était fin janvier, le 22, je suis positif là-dessus, j'étais parti le matin pour faire la relève de mes trappes à l'ouest. Il faisait un temps merveilleux, par un froid de près de 50 degrés sous o qui pinçait dur, je vous l'affirme, mais le ciel était serein, pas une trace de nuages. Et voilà soudain que vers 11 heures et demie, un fort vent du N. O. monte, et en moins de 20 minutes le ciel était uniformément gris et un violent blizzard se déclara. Comme vous l'avez certainement déjà expérimenté vous-mêmes, il est inutile d'essayer de marcher, il faut demeurer où l'on est et chercher refuge où l'on peut. Pour moi je n'avais d'autre ressource que de me mettre en un banc de neige. J'y fus retenu jusqu'au lendemain matin, et au lieu de continuer ma route pour la relève des trappes, je décidai de rentrer au camp. Je ne sais pourquoi, mais je me sentais poussé comme malgré moi à rentrer au plus vite chez moi. Et l'on dit que les pressentiments n'existent point? Vers 3 heures donc je pénétrai dans le chantier, et vous pouvez comprendre mon ébahissement lorsque, en ouvrant la porte, j'aperçus chez moi, bien installée à table, une femme... la première qui eut jamais mis le pied dans ma cambuse. Le premier moment de stupeur passé, tant pour elle que pour moi, je m'informai et...

— Je racontai, interrompt en souriant

Mlle Louise, ma petite histoire : J'étais dans le nord avec mon père lorsque celui-ci, surpris par un horrible blizzard se perdit et fut retrouvé gelé quinze jours plus tard. Je ne voulus donc plus demeurer seule dans ce pays et je résolus de descendre vers le sud avec mes chiens et les fourrures que j'avais en ma possession. Comme j'avais fait déjà plus de 350 milles, et que le blizzard s'annonçait très dur, j'aperçus de loin le chantier de M. Leblois et m'y dirigeai de suite, sachant que la loi tacite du grand nord donne l'hospitalité à tout passant et qu'une femme seule sera partout respectée et ne courra aucun danger. Le chantier était vide, je dételai mes chiens et m'installai comme chez moi.

— Lorsque le lendemain je fis mon apparition, reprit le jeune homme, le temps étant clair, figurez-vous que cette demoiselle voulait continuer toute seule sa route... Je lui démontrai la folie de son entreprise, faire ainsi plus de 900 milles, seule. Je le lui démontrai si bien et je parlai avec tant d'éloquence, qu'elle accepta de partager mon chantier et nous décidâmes de faire ensemble la route du retour un mois ou deux plus tard. Comme mon chantier était partagé en deux, je lui en abandonnai une partie et nous vécûmes ainsi comme deux copains trappeurs. Et ainsi que le dit la chanson, ce qui devait arriver arriva : nous nous aimâmes, nous nous le dîmes, et nous voici en route

pour nous marier à Edmonton. Et voilà toute l'histoire.

— Comptez-vous remonter au nord après votre mariage, demande Paul?

— Oh! non, non, nous allons nous fixer sur une petite ferme et vivre bien tranquillement.

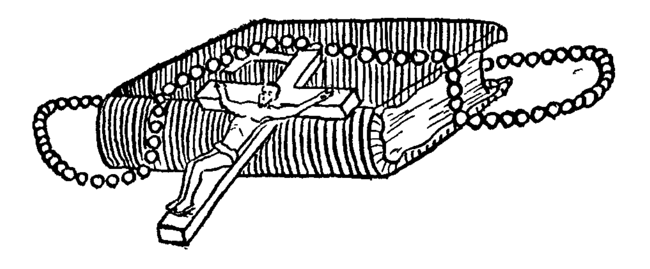
— Mais, mademoiselle, ne regretterez-vous pas cette vie libre de trappeur, ces horizons illimités, ce calme, ce silence...

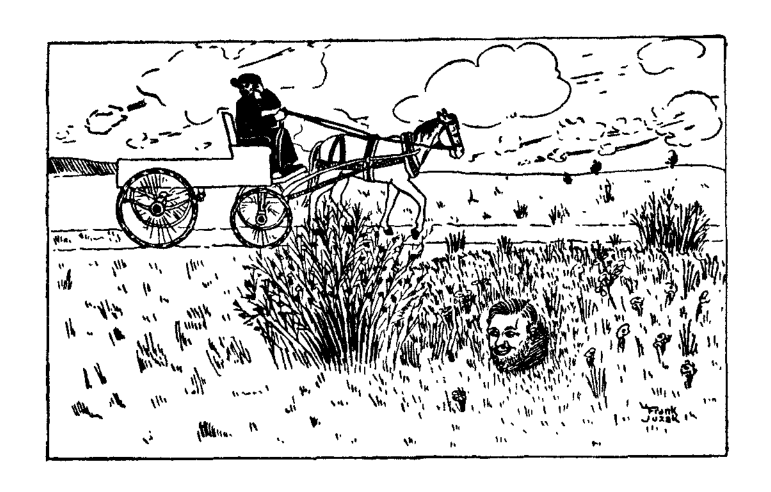
— Oh! nullement, monsieur, et sans mon brave homme de père qui a voulu s'enfoncer dans les solitudes glacées après la mort de ma mère, jamais je ne m'y serais rendue. J'ai fait trois saisons complètes, et je vous avoue en toute franchise, que j'en ai assez.

— Mais ne trouvez-vous aucun charme à cette vie?

— Oui... et... non... je regretterai peut être cette vie libre et large dans l'immensité neigeuse du nord. Mais, cette vie terre à terre où le pain et les mille douceurs de la vie font défaut, ce lit dur auquel on s'habitue, il est vrai, mais qui, en somme, manque absolument de confort, cela, je puis vous l'affirmer, je ne le regretterai pas, et j'aspire au moment où je pourrai me plonger dans un bon bain, autre qu'un bain de neige. Je vous assure qu'une fois rendue à la civilisation, le jour où je devrai acheter une fourrure je saurai le prix qu'elle a coûté au pauvre trappeur, et j'aurai toujours pour lui un souvenir attendri.

Ainsi la conversation se poursuit, et l'on jase si bien, que les deux visiteurs décident de passer environ deux semaines avec nos amis, puis de descendre tous ensemble vers Edmonton où ils arriveront juste à la fonte des neiges. Les Leblois pour se marier, Albert afin de vendre ses fourrures et faire un voyage en Europe et enfin Paul pour entrer au noviciat des pères Oblats.





CHAPITRE TROISIÈME

MISSIONNAIRE

Ce premier Août 1904. L'humble cathédrale de Saint-Albert, à quelques milles d'Edmonton, siége de l'archevêché de l'Alberta, a revêtu ses habits de fête ; une foule émue se presse dans les bancs. L'autel resplendit de lumières et les fleurs se sont parées de leurs plus belles robes afin de rehausser l'éclat de la cérémonie. L'orgue fait entendre sa voix magistrale, et de la sacristie sort le cortège liturgique que termine, mitre en tête et crosse en main l'archevêque, précédé d'un jeune lévite ordonné la veille qui va, pour la première fois, faire descendre sur l'autel son Seigneur et son Dieu... Sa figure rayonne de bonheur lorsqu'il aperçoit

au premier rang de l'assemblée son vieux père et sa bonne mère qui ont traversé l'Atlantique pour assister à la première messe de leur enfant, de leur Paul... car vous avez deviné, ami lecteur, que le jeune prêtre n'est autre que notre ami, Paul Random, devenu missionnaire dans l'ordre des Oblats de Marie Immaculée.

Cinq années se sont écoulées déjà depuis son retour du nord et son admission dans la Congrégation. Il est enfin prêtre-missionnaire et il a hâte de se consacrer aux travaux apostoliques.

Mais nous laisserons tous nos amis à leur bonheur et à leur joie, et commencerons à suivre notre Oblat dans ses premiers voyages dans les campagnes, car avant de l'envoyer dans le nord, ainsi qu'il en avait fait la demande, ses supérieurs veulent qu'il exerce d'abord le saint ministère dans un rayon de cinquante à cent milles de la maison principale de l'Alberta. En effet, les supérieurs, prudents et sages, ne veulent point envoyer leurs missionnaires ainsi au loin, avant de les voir se tremper auparavant dans les difficultés des missions de campagne, tant parmi les blancs que parmi les métis et les Indiens.

Et c'est là que nous retrouvons le père Random, connu dans le pays sous le nom de père Paul. Ses parents ont trouvé le Canada si attrayant et si attachant, qu'ils s'y sont définitivement fixés et que leurs enfants sont peu à peu venus les y rejoindre.

Le père Paul part donc de Saint Albert dans son buggy, ou petite voiture très légère à quatre roues, attelé d'un simple cayuse ou cheval canadien des prairies, reconnu pour son endurance. Il part pour plusieurs jours en tournée; pour tout bagage il a quelques couvertures, sa chapelle et quelque linge de rechange, des chapelets, médailles, images pieuses, son bréviaire, et par dessus tout, une ample provision de courage et de bonne volonté. Voilà tout ce qu'emporte avec lui un père missionnaire dans les prairies de N. O. canadien.

Nous le rencontrons après 15 jours de voyage où il s'est arrêté en différents lieux afin d'y célébrer la messe. Il doit se rendre ce soir chez des catholiques suédois nouvellement arrivés au pays qu'on lui a renseignés, et qui habitent sur un certain terrain que, du mieux possible, on lui a indiqué. Or, il n'était pas facile à trouver, en ces temps de colonisation où l'on appelait voisin, un homme établi à 10 ou 15 milles de chez soi. Maintenant, au moment où j'écris, le pays se peuple ou plutôt est peuplé; des villages se sont formés, les terrains sont entourés de clôtures, de beaux chemins sont tracés, et dans toutes ces prairies vides autrefois d'habitants, on peut trouver de nombreuses agglomérations qui sont protégées par un clocher. Et tous ces villages portent les noms des premiers missionnaires catholiques tels que : Grandin, Legal, Leduc, Lacombe, Grouard, Morinville, et

d'autres à l'infini. Chaque jour encore, la civilisation, menée par nos missionnaires catholiques, monte, monte pour arriver aux confins de l'Arctique et jusque dans l'Arctique lui-même... Combien de ces vaillants apôtres ont perdu la vie depuis deux siècles et plus, massacrés par les Indiens, perdus dans les neiges, minés par les maladies, morts de privations. Sitôt que l'un d'eux disparaissait, dix se trouvaient là pour prendre leur place.

Suivons à présent le père Paul. Il sait sur quelle section se logent ceux qu'il cherche ; il s'y trouve rendu, il promène ses regards partout, afin de parvenir à trouver quelque trace d'habitation. Il monte sur le sommet d'une colline d'où il domine toute la terre du colon qu'il doit visiter et il aperçoit au loin une espèce d'écurie logis au toit de tourbe. Il s'y rend donc et y trouve deux chevaux étiques, une vache et des poules qui se sauvent en battant des ailes. « Diable ! se dit-il, où peut bien être la maison de mes gens ? » Il tourne un peu dans tous les sens, après avoir attaché son cheval à un arbre, quand il entend non loin de lui une voix semblant sortir des broussailles.

— Who is there ?

— The catholic priest come to see you. » Et ce disant, il aperçoit semblant sortir de terre, une tête rousse aux grands yeux bleus.

Le bonhomme lui explique qu'il est dans

sa maison qu'il a bâtie sous la terre, n'ayant en guise de fenêtre qu'une ouverture dans le toit, qu'il ferme le soir avec une planche. Puis, peu après, il apparaît d'un autre côté et conduit le père à l'écurie où il l'aide à dételer son cheval, ensuite de quoi il l'invite à *descendre* en son logis. Cinq marches de glaise boueuse et glissante mènent dans le souterrain. Quand le père Paul pénètre dans cet antre, il doit faire appel à tout son courage pour ne pas en ressortir à l'instant. Les braves gens ont le matin même occis deux porcs et sont en train de les dépecer dans leur taudis. L'odeur est insoutenable et capable de renverser un entier régiment de Prussiens. La femme offre un siège au père et lui dit que sous peu le repas sera prêt. Le pauvre missionnaire est contraint de rester là, ne se sentant pas la moindre envie de manger, et encore d'y demeurer jusqu'au lendemain, car plusieurs voisins doivent venir assister à la messe.

L'après-midi, le père peut heureusement sortir et prendre l'air en récitant son bréviaire ; mais quand vient le soir, il ne veut à aucun prix accepter le lit que lui offre son hôte, et pour cause ! Puis, prétextant l'habitude de dormir en plein air, il va s'étendre à terre sous un arbre, bien roulé dans ses couvertures.

Il se rappelle à ce moment la visite qu'il fit quelques années auparavant lorsqu'il se rendait au nord avec son ami et qu'il ne put demeu-

rer un instant dans le chantier du trappeur où il pensait passer la nuit... et malgré lui, il rit de bon cœur en pensant à cette soirée.

Une autre aventure qui eût pu coûter la vie au père Paul lui arriva vers le mois de septembre, alors qu'il revenait tranquillement vers Edmonton dont il ne se trouvait plus qu'à vingt-cinq milles environ, et qu'il traversait sur une distance de près de quinze milles une très épaisse forêt d'épinettes. Des arbres tombés les uns sur les autres et desséchés faisaient un aliment tout préparé pour le premier feu de prairie se déclarant. Ce jour-là il faisait une chaleur torride et un vent brûlant soufflait du sud. Donc, depuis son départ de la maison des colons dans laquelle il a célébré la messe le matin, il remarque une âcre odeur de fumée qui le prend à la gorge, et le vent qui souffle lui en amène parfois de fortes bouffées. Il comprend qu'il y a le feu quelque part, mais ne s'en préoccupe pas davantage, et continue sa route.

Mais soudain, la fumée devient plus épaisse, le vent se met à changer entièrement de direction, et en se retournant il voit que derrière lui, à une certaine distance, tout est en feu, et que celui-ci avance même avec une rapidité foudroyante. On sait que dans ces pays, le feu de prairie est un des plus grands dangers du colon, et que, si le vent se met de la partie, rien ne le peut arrêter, même les rivières qu'il

saute à plaisir, et qu'un cheval lancé à toute allure se trouve encore dépassé par lui. Et le pauvre père est dans une clairière, au milieu des bois, entouré de hautes herbes sèches qui arrivent à hauteur de ses roues.

Chercher un refuge dans le bois est aller à une mort certaine, car bientôt il ne sera plus qu'un brasier et il sera encerclé de partout. Il se sent pris par un commencement de suffocation, mais heureusement il a de l'eau avec lui et y trempant son mouchoir, il applique celui-ci sur la bouche et les narines. Il prend alors le seul moyen qui pourra peut-être le sauver. Il met le feu à la prairie devant lui et celui-ci part en un instant, poussé par le vent, avec un roulement de tonnerre, il aura ainsi une place à se mettre et le feu qui vient derrière lui sera arrêté faute d'aliments.

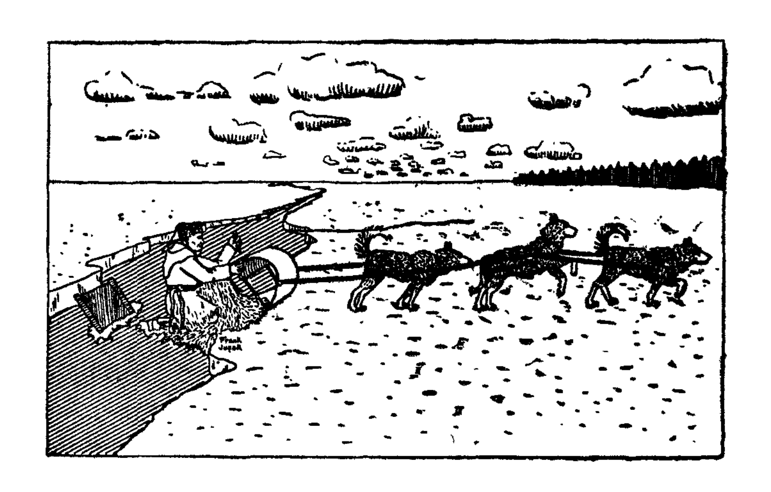
Mais il est loin d'être sauvé, car il sait qu'il doit traverser un bois qui sera en flammes avant une demi-heure. Il commence à comprendre qu'il est perdu, car son cheval lui aussi est pris par la fumée, et qu'un miracle seul pourrait le sauver. Or, comme il le raconta lui-même à son retour à ses supérieurs, le miracle se produit. Le ciel qui s'était subitement obscurci fait tomber des cataractes d'eau qui arrêtent le feu et enlèvent la fumée.

Sans ce vrai déluge, le pauvre petit père ne serait jamais sorti vivant de cette aventure... le cheval le sent, il reprend courage et franchit

l'espace dangereux en prenant un vrai galop, comme si le feu était encore à ses trousses. Le petit père rentre enfin au couvent, dans l'état d'un homme que l'on aurait repêché de la rivière Saskatchewan, mais le soir même il est forcé de s'aliter pour une quinzaine de jours.

Pendant une année encore, le père se donne aux missions de la prairie, et ces mois, que nous appellerons d'apprentissage, se passent sans autre événement notable... Nous arrivons maintenant au départ du père Paul pour ses missions du nord, l'objet de ses rêves...





CHAPITRE QUATRIÈME

RETOUR DANS LES PLAINES NEIGEUSES

Les supérieurs du père Paul ont enfin accédé à son immense désir de se consacrer aux missions du Nord, ce Nord qu'il a appris à connaître, à aimer, et où il sait qu'il y a tant de bien à faire. Il a eu tout le temps de s'assimiler la langue des Indiens Cris qu'il a été appelé à desservir de temps en temps lors de ses pérégrinations, Indiens qu'il retrouvera encore au nord où ils vont en bande afin de s'adonner à la pêche et à la chasse du gros gibier et de la pelleterie.

Voici arrivé le jour du départ ; l'hiver s'est installé définitivement au pays, et le père,

revêtu de ses amples fourrures, se trouve derrière sa traîne à chiens, prêt à partir, après avoir reçu la bénédiction de son supérieur. Le cri de « Mush » retentit, les sonnailles tintent, les chiens jappent et voilà le père Paul parti pour le nord...

Il a parcouru déjà plus de 150 milles sur la pleine neigeuse, ses chiens marchent bon train, lorsqu'il arrive un soir dans un campement d'Indiens qui le reçoivent avec tous les témoignages du plus grand bonheur.

Après avoir passé la nuit couché dans des couvertures et sur des fourrures dans la tente du chef, il met tout en ordre pour la messe. Ces braves gens sont tout heureux d'avoir la messe dite pour eux et un sermon dans leur langue. Le père, lui, se félicite d'avoir pu déjà leur faire comprendre quelques-unes des grandes vérités de la religion. Plusieurs infidèles même sont venus assister en curieux et promettent qu'à la première visite d'une « robe noire » ils se feront baptiser. Le père Paul se retire un moment afin de réciter son bréviaire avant de se remettre en route, lorsque le chef vient vers lui.

— Homme de la prière, dit-il, robe noire du grand Manitou, nous voulons te parler. Veux-tu venir sous mon wigwam?

Le père suit le chef sous sa tente, et après s'être accroupi à terre à côté de madame la chefesse, son épouse, il commence :

— Homme de la prière, tu es toujours seul pour voyager dans la prairie, n'est-il pas vrai?

— Non, Grand Ours Blanc, je ne suis jamais seul, car le grand Manitou des blancs m'accompagne partout où je vais.

— Écoute... nous ne voulons plus que tu voyages comme cela seul, dans la neige, très loin d'ici. Il y a trop de dangers pour un blanc tout seul dans le nord et nous t'aimons trop pour te voir exposé à tous les accidents de la route. Nous avons une fille ; elle sait tout faire. Nous voulons que tu la prennes pour ta squaw (femme). Nous te la donnons et elle ira partout où tu iras.

— Mais le grand Manitou ne permet pas à ses prêtres de se marier.

— Quoi, mais les ministres du Fort, ils ont une squaw, eux. Ma fille pourra réciter tes sermons et dire la messe si tu es malade. Elle parle bien. Va chercher la fille, dit-il à sa femme.

Et une grosse boulotte, noire comme une négresse, vêtue d'une jupe de coton bleu criard et d'un corsage jaune citron fait son entrée.

— N'est-ce pas, ma Judith, que la fille du Grand Ours Blanc veut bien devenir la squaw de l'homme de la prière?

Un grognement suivi d'un signe de tête est la seule réponse à cette question paternelle. Et les braves gens ne peuvent comprendre comment le père Paul ne veut pas pour femme un trésor tel que leur Judith.

Il tâche de leur faire comprendre que la chose est impossible, que la fille est trop jeune, et que d'ailleurs la chose est impossible. Mais les deux époux s'entêtent, et le père doit se hâter de repartir pour éviter de froisser les Indiens.

Quoique nous ayons tantôt encore l'occasion de parler de l'indien Cri, je crois qu'une petite étude sur ce peuple si intéressant doit trouver ici sa place. Comme on le sait, l'Indien vit généralement en des réserves ou immenses terrains que le gouvernement leur a octroyés et où ils peuvent mener la vie qu'ils veulent. Aux temps des chasses, ils partent au loin et établissent leur camp d'ordinaire autour d'un lac poissonneux. On ne peut dire qu'il règne autour de ces campements aux tentes coniques, nommées toepee, une odeur d'ambroisie. On y rencontre de tout : carcasses d'animaux, intérieurs de gibier, peaux séchant au soleil, et parmi tout cela des chiens de toutes tailles et de toutes couleurs, et des papouss... des papouss. Devant les tentes sont accroupies les squaws qui préparent le repas bouillant dans une marmite douteuse suspendue à une branche d'arbre au dessus d'un feu de bois. Ne regardez point dans la marmite et surtout ne sentez pas... Là-dedans cuisent des lapins dépouillés et non vidés, des perdrix ou autres volatiles plumés seulement, ou de la viande qui... Je n'en dis pas davantage.

Des Indiens, revêtus d'une ample couver-

ture de laine se promènent avec dignité en fumant leur pipe. L'Indien est un grand enfant, plutôt bon que méchant. Si vous lui faites du bien, il ne l'oubliera jamais et sera pour vous un ami fidèle, mais si le contraire se présente, gare à vous, car un jour ou l'autre, vous payerez... L'Indien est plutôt honnête, bien qu'il ait sur l'honnêteté une mentalité toute différente de la nôtre, car pour lui, prendre quelque chose à un individu qui en a beaucoup et que ce petit larcin ne gênera pas, n'est pas un mal.

Mais malgré cela, il a une conception assez claire du mien et du tien. Il est stoïque dans la douleur, il souffrira le martyre, mais pas un muscle de son visage ne le trahira. Mérite-t-il le nom de cruel qu'on lui donne très souvent? Je crois qu'il faut plutôt répondre par l'affirmative, et tout son passé est là d'ailleurs pour le reconnaître, oui, il est cruel. Il est également très fier, et je devrais plutôt dire orgueilleux et un chef de tribu se croit l'égal d'un roi. Il faut avouer que lorsqu'on le voit se promener, à pas lents, drapé dans sa couverture, il est vraiment majestueux, et il a en vous regardant, nous surtout, les blancs, un petit air de dédain qui n'est pas du tout ordinaire, je vous assure.

L'Indien a plutôt un fond religieux. S'il n'est pas catholique, il a sa religion à lui qui diffère généralement de tribu à tribu. Je voudrais pouvoir m'étendre davantage, mais faute de place je dois me borner.

Mais revenons au père Paul. D'autres aventures l'attendent encore, car tous les missionnaires du nord canadien en ont eues et il faudrait certes des volumes pour les relater toutes en détail. Ce soir-là, le père ne rencontre aucune créature humaine, et force lui est de passer la nuit dans son sac de couchage, enfoui dans un grand banc de neige.

Or en ouvrant les yeux le matin, il s'aperçoit que l'ouverture de sa chambre est complètement fermée, qu'il suffoque presque. Il se lève donc en toute hâte, déblaie l'ouverture et constate que durant la nuit un terrible blizzard s'est déclaré et que, si la tourmente s'est apaisée quelque peu, elle est loin d'être terminée. Mais il croit pouvoir malgré tout continuer sa route et remettant les harnais sur ses chiens, il s'installe dans la traîne et repart. A peine a-t-il parcouru quelques milles, que le blizzard recommence avec une nouvelle fureur. Par un bonheur providentiel, il aperçoit à quelques cents mètres une vieille cabane qui paraît abandonnée. Il excite ses chiens qui font bon train et ne tardent pas à s'arrêter à la porte du chantier. Le père frappe à tout hasard, et de l'intérieur une forte voix répond : Come in.

Il entr'ouvre la porte.

— Puis-je camper ici pour la nuit, mon brave? Le blizzard monte, et je crains de me perdre si je continue.

— Entrez, entrez vite, car le froid pénètre

ici et j'ai déjà assez de peine à tenir ma cabane chaude pour ne pas geler.

L'homme s'empresse ; il sait ce que c'est que de voyager par un blizzard, risquer de se perdre et mourir infailliblement gelé. Il connaît, lui, vieux trappeur, les traîtrises du grand nord. Mais en baissant les yeux il aperçoit, dépassant sous le long manteau de fourrure, un bout de soutane noire tout usée. Sa figure se rembrunit, il a reconnu un missionnaire catholique. Ses yeux même se font mauvais.

— Vous êtes curé, vous ?

— Mais oui, mon ami ; je me rends à sept cents milles d'ici.

— Mon chantier n'est pas fait pour abriter des curés.

— Alors... vous me renvoyez, et vous ne pratiquez pas les lois de l'hospitalité du nord ?

— Si, je les pratique, mais pas envers des gens de votre espèce. Allez chercher à cinq milles d'ici un peu vers l'est, chez des catholiques des vieux pays, une autre place pour camper.

— Merci, mon ami, je continuerai donc ma route.

Et le pauvre petit père ressort, se met derrière sa traîne prêt à crier « Mush » à ses chiens, quand la porte s'ouvre et le trappeur lui dit d'un ton bourru : Entrez, l'homme, vous camperez ici.

L'homme du nord s'est souvenu des lois

de l'hospitalité, de ce code qui régit les gens du nord, il a honte de lui-même.

Le père donc, après avoir dételé ses chiens rentre et en silence s'approche du feu ronflant afin de réchauffer ses membres engourdis.

— Voulez-vous une tasse de thé ?

— Oh ! oui, merci, mon ami, car je suis littéralement gelé.

Après dix minutes ils sont tous deux à table, le trappeur ayant toujours dans sa conversation un ton rogue.

— Mais dites-moi, vous, pourquoi allez-vous ainsi dans le nord, un Européen, car vous êtes français, je suppose ?

— Pardon, mon ami, je suis Belge.

— Et vous allez traiter pour les fourrures avec les Indiens ?

— Nullement, je vais porter la parole de Dieu à ceux qui ont si rarement l'occasion de l'entendre. Je suis parti pauvre de Saint-Albert, et j'y retournerai plus pauvre encore en argent, mais riche en mérites...

Et la conversation ainsi commencée se prolonge jusqu'avant dans la nuit, le père est si entreprenant, si convaincant, qu'à minuit, sous la clarté blafarde d'une mèche de coton se consumant dans de la graisse d'ours, le trappeur est aux genoux du père Paul qui entend sa confession.

Il est huit heures du matin ; le père a dû accepter la couchette du trappeur qui, lui,

s'est étendu à terre sur une fourrure. Quand il se réveille, le père croit rêver : au bout de la cabane, nettoyée de fond en comble, se dresse un autel, au milieu de branches de sapin, trône une croix que de ses mains grossières, le trappeur a taillée avec son couteau de chasse. Sur la table, il a étendu un drap blanc, le seul qu'il possède et qu'il garde avec un saint respect en souvenir de sa mère défunte. Et lui, l'impie de la veille, le mécréant, il est là, agenouillé et priant dévotement. Il se rappelle ses prières que jadis lui avait apprises une mère chrétienne, mais que de mauvaises fréquentations lui avaient fait oublier. Le père saute de son lit s'avançant vers lui et lui ouvre les bras. Et le vieux trappeur ne peut retenir ses larmes, s'y jette, incapable de prononcer d'autres paroles que : Oh! père, que le bon Dieu est bon, que le bon Dieu est bon.

Oh! cette étreinte du prêtre et du converti dans cette humble cabane, qu'elle dut être agréable aux yeux du Créateur dont le divin Fils allait bientôt descendre dans les mains du prêtre et dans le cœur du vieux trappeur du nord.

Le père revêt ses ornements sacerdotaux, il a posé sur l'autel ses deux minuscules chandeliers portant deux petits bouts de cierge, quand le trappeur se précipite vers une vieille malle et en retire deux bougies neuves, suprême du luxe, qu'il fiche en deux bouts de bois.

Et la messe commence. Le prêtre est arrivé au moment de la communion, et l'homme s'avance. Cette figure que jamais rien n'a pu émouvoir est à nouveau sillonnée de larmes, larmes de bonheur, larmes de consolation. Ite Missa est, le père enlève ses ornements, fait son action de grâces, et le trappeur est encore à genoux, puis il se relève et regardant bien celui-ci dans les yeux, il lui dit gravement :

—Père, je crois qu'après le jour de ma première communion, c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie.

Comme le blizzard ne s'abat point, le père demeure une journée encore avec son hôte qui lui promet que, sitôt la saison terminée, il ira se fixer à Edmonton, afin de pouvoir terminer pieusement sa vie et recevoir chaque matin la sainte Communion. Et le père, en racontant cette histoire dit qu'il a tenu parole.

Le lendemain matin un radieux soleil se lève et le père reprend sa route.

Après de nombreux arrêts, il arrive enfin au terme de son voyage, sa résidence pour plusieurs années, dans l'extrême nord canadien.

En ces temps où j'écris, le progrès a fait son apparition et l'avion a remplacé la légendaire traîne à chiens de même que l'auto a remplacé l'antique diligence, et la poésie de ces voyages s'est évanouie. Un bon vieux père missionnaire, ayant blanchi au service des âmes dans les neiges, me disait un jour :

— Maintenant que nous ferons ces voyages confortablement installés dans un avion, qu'il nous sera donc plus dur de gagner le paradis. En arrivant jadis, à moitié gelés aux portes du ciel, le bon saint Pierre ne nous en refusait pas l'entrée et nous passions même sans subir d'examen, mais avec toutes les inventions modernes, que nous arriverons en avion, il nous faudra subir un rude interrogatoire. Vrai, mon cher ami, je regrette bien de n'être pas mort dans les neiges. Et le pauvre père, courbé par les souffrances endurées au grand nord et que ses supérieurs avaient rappelé à la maison-mère pour se reposer les derniers jours de sa vie, paraissait tout désolé...

Dans son poste avancé du nord, le père Paul passe six ans, menant toujours sa vie de missions. Force lui est néanmoins de retourner au sud après avoir eu la plus terrible expérience de sa vie...

Le six de janvier donc, le père quitte son poste afin d'aller visiter quelques Indiens catholiques qui se trouvent à cinquante milles environ de la mission. Le temps est très calme, pas un seul nuage à l'horizon ; mais par contre il fait un froid piquant de 65 sous o Far. Mais qu'importe le froid, le père en a vu d'autres. Il chausse ses raquettes et part à la tête de ses chiens afin de battre la neige et tenir le sang en circulation. Or, le père doit traverser un lac de plusieurs milles de largeur, lac réputé très dangereux, car à cause de forts courants

et de sources jaillissantes, il y a de nombreuses crevasses dans la glace, crevasses que l'on ne peut distinguer que lorsque l'on est pour ainsi dire dessus, car souvent une très mince couche de neige glacée s'est formée. La première journée se passe très bien et quand arrive le soir, le père passe la nuit couché dans sa traîne à la belle étoile.

Le lendemain vers midi, il arrive au fameux lac qui le sépare du but de son voyage. Le ciel s'est couvert et une légère neige tombe, présage souvent d'un blizzard. Il aperçoit de loin le campement où il doit se rendre et où l'attendent impatiemment ses fidèles, mi-indiens et mi-esquimaux que visite régulièrement deux fois l'an l'homme de la prière.

Il faut dire ici que le père avait reçu d'un vieux trappeur un chien de tête, ayant le poil de tant de teintes différentes, qu'il était difficile de dire la couleur de la bête. Mais cet animal était reconnu dans toute la région pour le flair extraordinaire qu'il possédait de l'approche de quelque danger. Il avait nom Caporal. Donc le père est déjà vers le milieu du lac lorsque ce chien si obéissant et si courageux d'ordinaire, commence à agir d'une façon singulière, comme s'il ne voulait absolument plus avancer. Il flaire à droite, à gauche, il paraît inquiet et mal à l'aise, il se laisse même dépasser par le second chien de trait. Le père, connaissant la finesse de Caporal se demande s'il ne va pas le laisser

agir à sa guise et retourner en arrière ou prendre une autre direction ; chose qu'il eût dû faire certainement. Mais se voyant si près du campement, il donne un coup de fouet à Caporal et le force malgré lui à reprendre sa course. A cinquante mètres plus loin, Caporal s'arrête net, ce qui cause un mélange presque inextricable des attelages que le père a toutes les peines du monde à rétablir en ordre, le froid lui engourdissant les mains. Finalement, il repart, mais le chien veut toujours tourner vers la droite. Le père, croyant à une idée de mauvaise tête, se fâche, bat le chien et le force à continuer. Caporal alors, comme pris d'une rage folle, prend la tête en aboyant, tirant à lui seul pour ainsi dire tout l'attelage à sa remorque. Jamais il n'a couru avec une telle ardeur. Le père est tout fier d'être arrivé à faire marcher le chien malgré lui et se dit que bientôt il arrivera au bout de son voyage. Aussi se met-il dans sa traîne, en excitant sans cesse ses chiens. Mais bientôt il apprend à ses dépens où le mène cet infernal galop. En effet, à quelques mètres de lui devant ses yeux hagards, il voit, ouverte béante devant lui séparant en deux la glace, une longue crevasse... Et Caporal, au lieu de s'arrêter, s'élance avec une vitesse plus grande encore, vers la crevasse. La chose se passe si rapidement, que le père est incapable du moindre mouvement. D'un bond, Caporal saute de l'autre côté de la crevasse, entraînant après lui les

autres chiens qui, ainsi lancés, arrivent à tirer la traîne, dont l'arrière pourtant plonge dans l'eau et fait prendre au père un bain d'eau glacée.

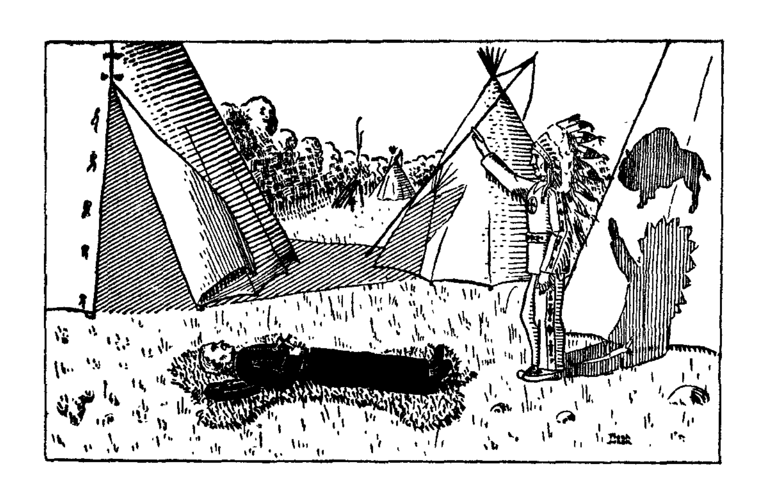
Et celui-ci se voit de l'autre côté de l'eau noire en moins de temps qu'il ne faut pour le raconter ; puis Caporal, relevant fièrement la tête, se met à aboyer de toutes ses forces, comme pour lui dire : vous voyez, pauvre homme, vous m'avez donné du fouet lorsque je vous avertissais d'un danger, mais moi, je vous ai sauvé la vie ; une autre fois, vous écouterez mieux mes avertissements.

Un quart d'heure plus tard, le père arrive au campement des Indiens, mais il n'est plus qu'un bloc de glace. Il l'a échappé belle, mais le lendemain, une pneumonie se déclare. Effrayés de voir le père dans un tel état d'affaissement, pouvant à peine parler, ils le couvrent de fourrures et le reconduisent à son poste où durant plus de trois semaines il demeure entre la vie et la mort. Trois mois plus tard, un autre père vient prendre sa place, l'ordre des supérieurs étant que le père Paul doit immédiatement reprendre le chemin du sud. Il a attrapé le coup de mort qui en peu d'années doit l'emporter au tombeau.

Et c'est en pleurant que le pauvre petit père quitte ce nord qu'il a tant aimé, où il a fait tant de bien et où il était aimé de tous les fidèles pour son inlassable dévouement.

Un beau jour donc, accompagné d'un membre de la police montée qui lui aussi descend vers Edmonton, le père, après six années passées au nord, retourne vers la civilisation. Il a bien mérité de ses supérieurs qui l'attendent avec impatience afin de lui procurer tous les soins que nécessite son état d'extrême faiblesse et lutter contre la maladie qui le mine ; aussi son arrivée à Edmonton est-elle un véritable événement, car on sait la vie de dévouement et de sacrifice qu'il a menée. Mais pour comble de douleur, en voyant son père seul à sa réception, il comprend que sa mère a quitté ce monde dernièrement, et que lui, prêtre du Seigneur, il n'a pas été à son chevet afin de recueillir son dernier soupir. Mais ainsi qu'il s'est sacrifié au nord, il offre encore à Dieu ce suprême sacrifice pour le salut de ceux auxquels il a consacré sa vie dans l'ordre des Oblats de M. I.





CHAPITRE CINQUIÈME

LA FIN D'UNE BELLE CARRIÈRE

— Et bien, père Paul, comment vous sentez-vous ce matin ?

— Moi ? mais bien, tout à fait bien et prêt à repartir au nord, père.

— Non, malheureusement, mon cher père, et j'ai même le regret de devoir vous dire que le nord vous est désormais fermé. Mais d'ici peu, si le mieux s'accentue, je vous donnerai quelques missions parmi les Indiens Cris, et encore, durant la bonne saison seulement. Vous savez comme moi qu'il faut vous ménager. Vous n'ignorez pas, père, que votre aventure au grand lac vous a laissé sa trace pour de nombreuses années.

— Si le bon Dieu n'a pas encore voulu de moi, c'est qu'il sait que j'ai encore du travail à accomplir.

— En effet, père ; vous avez passé par le trou d'une aiguille, car lors de votre dernière rechute, le docteur ne conservait plus l'ombre d'espoir ! Donc, d'ici à un mois, je vous enverrai à notre mission d'Hobbéma afin d'aider le père qui s'y trouve à la réserve indienne des Cris. Comme vous parlez parfaitement cette langue, vous rendrez de grands services au vieux père qui y réside actuellement.

Et le père supérieur, après avoir donné quelques détails encore sur la mission qu'il compte lui confier, laisse le père Paul à ses occupations dans sa modeste cellule. En sortant, il rencontre précisément le docteur qui vient faire sa visite au couvent.

— Comment va notre père Paul, père ?

— Je le trouve très bien et je lui ai même promis de l'envoyer sous peu en pleine campagne, dans notre mission d'Hobbéma.

— Ah ! excellente idée ; vous pourrez ainsi prolonger quelque peu sa vie, car je vous avoue franchement, que le petit père n'ira pas bien loin, il a été trop attaqué. Mais il faut néanmoins lui laisser l'illusion d'une longue carrière de dévouement, car c'est la seule pensée qui lui tienne au cœur et le rattache à la vie. Quel saint prêtre...

Un mois s'est à peine écoulé depuis ces

conversations, que le père Paul quitte la maison d'Edmonton afin de se rendre à la mission d'Hobbéma, où il est accueilli avec des transports de joie par le bon père et surtout par tous les naturels de la réserve. L'installation est vite faite et dès la semaine suivante, il se met en route afin de faire connaissance avec chacune des familles indiennes peuplant la réserve. Mais d'autres Indiens, éparpillés de différents côtés durant la saison des chasses réclament également le ministère du père, et celui-ci ne peut leur refuser et il continue son voyage dans son léger buggy traîné par un simple cayuse ou cheval du pays.

Un beau jour le père est à environ 25 milles de la mission ; il s'est arrêté au bord d'un grand lac où campent plusieurs familles Crises pour lesquelles le lendemain matin il célébrera la messe. Quand vient le moment du souper, il faut naturellement qu'il accepte la nourriture que lui présentent ses fidèles, et qui est pour ainsi dire toujours de la viande sauvage ou du gibier bouilli tout simplement dans l'eau.

Or ce soir-là, il lui arrive une petite aventure prouvant combien les Indiens admirent la propreté des blancs et s'efforcent à leur ressembler. La plupart du temps les Indiens en campement ne se servent pas d'assiettes ou s'ils en ont, ce sont d'affreuses assiettes de fer blanc généralement tout rouillé. Tout le monde est donc assis à terre autour de la marmite où bout de la viande, et la squaw va distribuer

les assiettes, lorsqu'elle s'aperçoit que celle du père n'est pas très propre. Aussitôt, d'un geste rapide, elle l'arrache des mains du père qui la tenait déjà et se met à la frotter de toutes ses forces au moyen de... sa couverture crasseuse. Mais, voyant que la tache ne disparaît point, elle (Dieu me pardonne! mais le fait est exact...) crache dans l'assiette et la refrotte avec une nouvelle ardeur, puis en souriant, elle la donne au père en ajoutant : Maintenant, elle est nette... Le père ne sourcille pas et se met à manger la viande que son hôte y a déposée. Et voilà à quoi sont souvent exposés nos missionnaires au Canada...

Il faut qu'ils fassent abstraction complète de toute délicatesse et qu'ils soient prêts à accepter en souriant, toutes les circonstances qui peuvent se présenter à eux : coucher sur la terre humide ou dans un banc de neige ; absorber une nourriture infecte ; soigner des maladies repoussantes... tout doit être accepté, le sourire aux lèvres.

Un jour un métis canadien-français vient à la mission afin d'apporter aux deux missionnaires une belle cuisse de veau. Comme le père Paul le remercie et même lui fait compliment sur la beauté de la viande, le métis en clignant de l'œil d'un air entendu lui dit :

— Vous savez, l'pè...ell m'a pas coûté bin bin cher... c'est pas la peine de m'donner des r'mercîments...

— Que veux-tu dire, Baptiste?

— Bin, l'pè, ma dire comme on dit, j'avais plus de viande... j'ai tué deux veaux dans la bande à l'Anglais Thomson.

— Mais, mon ami, c'est un vol que tu as commis... je ne puis accepter cette viande, et tu es obligé de restituer...

— Quoué, l'pè!! Eh! ça parle au dia! c'est pas voler en tout... Il en a bin trop et moé, pas assez y a pas d'mal en toutt !...

— Je te répète, mon ami, que c'est voler et que...

— Mais Batoche! l'pè...p'êt' bin pour les genss des vieux pays, mais pas par icitt'. J'te dis qu'il en a trop, j'y ai pas faitt' dommage.

Et le pauvre père, malgré tous ses arguments, ne peut arriver à faire comprendre à Baptiste que prendre un animal dans le troupeau d'un autre s'appelle bel et bien un vol. Aussi le métis part très vexé de voir que le père ne veut pas garder le cadeau qu'il lui a apporté.

Le fait est que dans ces temps-là, le métis avait certainement une mentalité très singulière au sujet de bien des choses, et pour lui, prendre quelque chose qu'il n'a pas à quelqu'un qui en possède beaucoup et auquel ce larcin ne nuira pas, n'est nullement mal. Une autre chose encore, commune d'ailleurs aux Indiens, c'est que certaines herbes ont un pouvoir diabolique, tel que changer les idées d'une personne, déformer à jamais le visage d'un ennemi.

Le père Paul lui-même fut témoin d'un fait qu'il ne put jamais expliquer et qu'il mit sur le compte d'un pur hasard ou coïncidence. Une haine implacable existait entre deux jeunes Indiens au sujet des beaux yeux d'une des Indiennes de la tribu voisine que tous deux voulaient épouser. Un jour donc que l'un d'eux avait pu se procurer de l'eau de feu ou alcool et avait bu plus que de raison, son ennemi arriva à lui faire prendre du thé de la fameuse herbe « qui fait tourner le visage ». Le lendemain, le pauvre garçon avait la figure horriblement contractée et huit jours plus tard, il avait la bouche absolument de travers. Aussi la jeune Indienne, trouvant l'autre trop laid ne voulut plus de lui et épousa son rival. Et d'autres faits du même genre se sont produits très nombreux et j'en cite ici un dont je fus moi-même le témoin.

Il y a 28 ans, à trois milles de mon ranch au nord de l'Alberta, vivait une famille anglaise qui avait une jeune fille blonde comme les blés et jolie comme un cœur. A deux milles de là habitait une famille de métis anglais, plus indiens que métis, dont le fils était amoureux fou de la jeune fille blonde. Il en fit part à sa grand'mère qui, elle, était une pure Indienne, et qui promit qu'il aurait la fille pour sa squaw. Comme la jeune fille allait souvent chez la vieille sauvagesse afin de lui acheter de petits fruits sauvages, celle-ci arriva un certain jour

à lui faire boire une tasse de thé « qui fait changer les idées ». Deux mois plus tard, au grand effarement de toute la colonie blanche du district, la fille épousait le métis. Elle est encore avec lui et en a eu plusieurs enfants : quatre absolument indiens et un autre une jolie blonde comme sa mère... Est-ce hasard ou le thé?

Et suivons maintenant le père dans une autre de ses pérégrinations en prairie d'Alberta. Son zèle est infatigable et partout on rencontre sa petite voiture. Nous le trouvons ce soir dans un autre camp indien où il vient d'arriver. Plusieurs jeunes de la tribu sont partis à toute allure sur leurs petits cayuses afin d'avertir à quinze milles à la ronde que l'homme de la prière est arrivé et qu'il y aurait la messe le lendemain matin. Le père est donc sur le point de s'étendre sur ses couvertures sous la tente lorsqu'un galop de cheval se fait entendre et un jeune Indien tout essoufflé s'arrête à la tente du père.

— Homme de la prière, s'écrie-t-il, peux-tu m'écouter ?

— Oui, que veux-tu de moi?

— Homme de la prière, l'Épervier noir, le grand-père de mon père, l'Aigle qui pleure, m'envoie vers toi pour que tu viennes de suite. Il est fort malade et ira certainement cette nuit retrouver ses pères auprès du grand Manitou.

— Mais où est maintenant l'Épervier noir?

— Il est à vingt milles d'ici, au bord du lac Pigeon.

— Tu comprends que je ne puis y aller ce soir, mais j'irai demain matin après la messe. Je suis très fatigué ce soir... Et dis-moi, l'Épervier noir a-t-il déjà reçu l'eau des blancs (le baptême) ?

— Non, homme de la prière, l'Épervier noir n'a pas encore reçu l'eau des blancs, mais il veut la recevoir avant de mourir. Comme je pensais bien que tu ne pourrais pas venir, j'ai apporté sa chemise.

— Sa chemise... et pourquoi donc ?

— Vois-tu, tu verseras l'eau des blancs sur la chemise, tu diras tes prières et je repartirai vers l'Épervier noir, je lui mettrai la chemise pleine de l'eau et il pourra mourir en paix.

— Mais c'est impossible, mon pauvre ami.

Et le pauvre petit père, quoique rendu de fatigue, ne peut résister aux supplications de l'Indien et attelant à nouveau sa petite voiture, il part à vingt milles de là pour sauver une âme... Il a le bonheur de trouver encore en vie le vieil Indien, étendu sur une peau d'ours et de lui administrer le baptême.

Le lendemain matin il arrive juste à temps, après une nuit sans sommeil pour voir que plus de cinquante fidèles sont là qui l'attendent pour se confesser et communier. Il s'installe donc au pied d'un arbre, assis sur une vieille caisse et pendant deux heures entend les confessions de tous ces braves Indiens dont plusieurs étaient venus de très loin.

Et voilà la vie du missionnaire, prêt à toute heure du jour et de la nuit à se rendre à n'importe quelle distance afin de donner aux pauvres Indiens et souvent même aux blancs, les secours de la religion.

Sa messe terminée, le père remonte en voiture afin de rentrer directement à la mission. Il est à bout et le chef de la tribu en est si frappé, qu'il envoie deux des siens à cheval afin d'accompagner le père, tant il craint de ne pas le voir arriver en vie à la mission.

— Père Paul, je devrais vous gronder sévèrement comme votre supérieur pour vous être mis dans un état pareil, dit le père André au père Paul. Vous avez voulu me cacher votre équipée de la nuit dernière, mais ceux qui vous ont accompagné ici ont parlé...

— Mais, père, pouvais-je risquer de laisser mourir un homme sans baptême?

Le père André ne répond pas, car il sait que lui aussi il eût fait la même chose, même au péril de sa vie.

Et huit jours se passent, le père a dû s'aliter et une pneumonie se déclare à nouveau. Durant ces jours où le père lutte corps à corps avec la mort, on voit la douleur peinte sur la figure de tous les Indiens de la réserve, qui tous ont voué au père Paul une affection vraiment filiale, car s'il est leur père spirituel, il est aussi leur conseiller et leur médecin... Et ce sont tous les matins des prières qu'ils adressent au ciel

pour le retour à la santé de leur père. Le septième jour de la maladie, alors que le père est très mal, et que le docteur a dit qu'il craignait une issue fatale, le chef de la tribu réunit ses conseillers et il est décidé qu'une grande procession sera organisée, que tous les Indiens de la tribu se rendront à l'église et qu'ensuite, après avoir chanté des cantiques, le chef se rendrait chez le père afin de lui donner des herbes qu'il assure devoir le guérir. Et ainsi est fait. Une grande croix de bois est rapidement construite qui prend la tête du cortège, tous les Indiens ont revêtu leurs plus beaux atours et leurs visages disparaissent sous les plus vives couleurs, les couleurs des grands jours de fête comme des grands jours de tristesse et d'imploration.

Le chef et ses conseillers sont en tête, précédés de la croix, puis viennent les hommes et enfin les femmes, et lentement, à pas comptés, cette procession unique s'avance en chantant des cantiques en leur langue crise, et nombreux sont ceux qui pleurent. Enfin, le cortège arrive à l'église où le père André a accepté de chanter un salut au S. Sacrement. Celui-ci terminé, le chef, suivi de ses conseillers, va vers la mission et frappant à la porte :

— L'homme de la prière permet-il à son serviteur de pénétrer sous son Wigwam pour un moment?

— Que veut le grand chef à l'homme de la prière? dit le père André.

— Le grand chef veut donner à l'homme de la prière que les mauvais esprits ont couché sur son lit une médecine d'herbes qui le guérira.

— Que le grand chef entre donc...

Le chef après quelques cérémonies jette dans de l'eau bouillante une poignée d'herbes qu'il retire d'un petit sac de cuir brodé de perles, et le pauvre malade, avec un sourire, avale, plutôt pour plaire à ses amis que par conviction, le breuvage qu'on lui présente. Puis le grand chef s'agenouille afin de recevoir la bénédiction que le père Paul a toute la peine de lui donner, et s'en va retrouver les siens, *sûr*, dit-il de la guérison de l'homme de la prière.

Est-ce l'effet des herbes ou de la prière de tous ces braves gens, mais le père s'endort paisiblement, passe une nuit très calme et se réveille le lendemain matin se sentant beaucoup mieux, et le docteur avoue qu'il ne comprend rien à ce qui s'est passé et qu'il y a là certes quelque chose de surnaturel. Huit jours plus tard, le père est autorisé à se promener un peu au beau soleil, et il faut voir alors tous ces grands enfants, heureux, fous de joie, regardant de loin leur petit père retrouvé... ils osent à peine s'approcher de son fauteuil et le pauvre malade est obligé de les appeler par leur nom pour qu'ils viennent vers lui ; et alors, leurs yeux noirs révèlent toute la joie de leur âme...

Un très long mois de convalescence est nécessaire, et durant ce temps, c'est à qui lui

apportera le meilleur morceau de sa chasse, la plus belle poule de prairie ou la perdrix la plus dodue qu'il a pu tuer, le poisson le plus fin. Enfin, tout ce qu'ils peuvent trouver de meilleur et de plus délicat.

Désormais le père doit abandonner ses longues randonnées et ne faire que de très courts voyages à quelques milles de la mission, car de jour en jour ses forces diminuent, et le père André, son supérieur, croit devoir avertir ses supérieurs de l'état du petit père. Mais sur les instances réitérées du père Paul il remet à plus tard de le faire, espérant toujours qu'un mieux sensible se fera sentir. Celui-ci se produit en effet, et trois semaines plus tard, le père Paul se sentant beaucoup plus fort, a la permission de se rendre à 40 milles, au bord de la rivière Red-Deer, afin de visiter un campement indien qu'il n'a pas vu depuis longtemps et qui le réclame à cor et à cris.

Suivons notre père dans ce voyage qui sera, hélas ! pour lui, le dernier. Car ainsi qu'un cierge qui va s'éteindre lance un dernier éclat, le mieux qui s'est fait sentir chez le pauvre père n'est qu'apparent.

Comme il se trouve si faible après son voyage, il passe deux jours avec ses fidèles Indiens. Le troisième jour voit arriver le policeman du district, venant comme par hasard, mais au fond, envoyé par le père André, étonné de ne point voir revenir le père Paul.

— Père, dit-il, vous avez commis une grave imprudence en venant encore si loin de la mission. Si vous voulez, nous allons repartir ensemble dans une heure.

— Mon ami, laissez-moi donc encore une journée avec ces braves gens ; je leur ai promis la messe pour demain, et j'ai trois nouveaux convertis à baptiser ; je finis leur instruction dans un moment.

— C'est bien, père, et en ce cas, je demeurerai ici et profiterai pour terminer quelques affaires avec l'agent des Indiens, et demain nous partirons sitôt la messe dite.

Le père rentre d'une marche très hésitante sous sa tente afin d'y attendre les trois Indiens qu'il a commencé à instruire des principales vérités de la religion avant de les baptiser.

Le chef de la tribu voyant l'agent de la police montée va le trouver :

— Homme de la loi, sois le bienvenu. Que viens-tu faire parmi nous ? L'un des nôtres aurait-il brisé la loi ?

— Nullement, mon brave. Je suis venu plutôt envoyé par le père André afin de voir comment va le petit père Paul. Il devait rentrer hier à la mission et le supérieur est inquiet. J'ai bien peur que ce soit la dernière fois que tu verras l'homme de la prière, car il est bien près d'aller rejoindre ses pères. Il est si faible.

— Est-ce la vérité qui parle par ta bouche, homme de la loi ?

— Oui, je crois qu'il a fini son temps sur la terre et que...

Il n'achève pas ces mots que des cris se font entendre : Astheune, astheune (accourez) la robe noire est tombée...

Tout le monde accourt pour trouver en effet le père Paul qui a voulu sortir de sa tente et s'est écroulé à terre. En hâte le policeman a étendu sur l'herbe un tas de fourrures que lui ont apportées les Indiens, et avec soin y couche le petit père sur le visage duquel la mort a déjà mis son empreinte. Et pendant ce temps, le chef, entouré de ses conseillers est devant sa tente, et les bras tendus vers l'horizon parle :

— Le soleil se cache sous un épais nuage noir, un seul nuage noir, la mort voile le visage de l'astre radieux qui répand la chaleur et la gaieté... La mort elle-même plane autour de nous et l'homme de la prière, notre père que nous aimons et qui a donné sa vie pour nous, sera bientôt emporté par elle derrière ce nuage noir, un seul nuage noir.

Et après avoir été voir le père, il revient vers les siens.

— Le grand esprit a marqué l'homme de la prière de son signe et bientôt, sur les ailes des grands aigles des montagnes, son esprit ira rejoindre ceux de ses pères et nous aurons perdu notre père... Prions.

Et aussitôt ces hommes de la prairie, ceux que nous appelons sauvages, s'agenouillent autour

de leur chef, et une fervente prière s'élève vers le Ciel.

— Grand chef, dit le policeman, et vous tous, le père vous appelle autour de lui.

Et tous ces hommes, suivant le policeman et leur chef, vont vers le moribond et s'agenouillent sur la terre, la plupart, pleurant à chaudes larmes comme des enfants à la mort d'un père bien-aimé.

Le père, lui, sent que c'est la fin, que son heure est marquée, et dans un souffle parle au policeman :

— Ami... vous irez voir... mon vieux père... vous... lui direz que son fils... est mort fidèle à son poste... en vrai soldat de J. C. ...qu'il meure en Oblat de M. I... et que...

— Reposez-vous, père... ce n'est qu'une simple alerte.

— Non... je *sais* que c'est la fin... Faites approcher mes enfants.

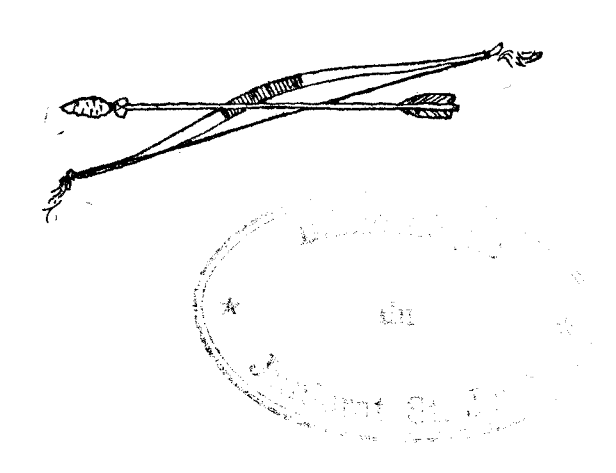
Puis s'adressant en cri aux Indiens :

— Mes enfants, je vais vous quitter pour voir le Grand Puissant dans le ciel... Je prierai pour vous... je vais vous donner ma dernière bénédiction, et s'adressant au policeman : Aidez-moi à lever mon bras... je n'ai plus la force... Benedicat vos... omnipotens Deus... Pater... et Filius... et Spiritus sanctus... Amen...

Cet effort est le dernier, la tête du père Paul retombe doucement sur le bras du policeman, puis les noms de Jésus... Marie... s'exhalent de ses lèvres et la mort a fait son œuvre. Et

le policeman, cet homme de fer se lève et les yeux pleins de larmes annonce aux Indiens que tout est fini et que l'âme du père Paul est partie vers le ciel.

La voûte céleste en entier s'est obscurcie, et au milieu des sanglots le grand chef se lève et prononce ces mots : Frères, nous avons perdu notre père. Que le Grand Puissant, le grand Manitou des blancs et aussi de nous tous le reçoive dans son paradis...



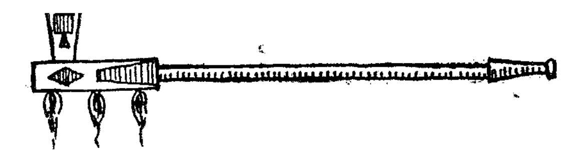
Veuillez rapporter ce volume avant ou à la dernière date ci-dessous indiquée.

Please return on or before the last date stamped below.

NOV 2 6 1965		
NOV 1 4 1966		
FEB 2 1968		
SEP 2 5 1968		

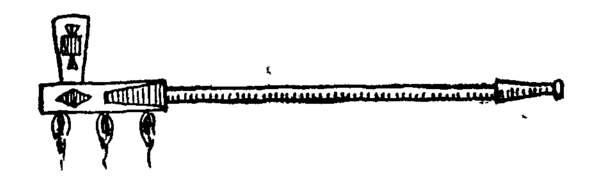
Deux sous d'amende par volume seront perçus pour chaque jour de retard.

For every day late there will be a fine of two cents per volume.



Imprimé en 1938 par Desclée De Brouwer et Cie, Bruges (Belgique). — 12491/4

TABLE DES MATIÈRES



Imprimé en 1938 par Desclée De Brouwer et Cie, Bruges (Belgique). — 12491/4